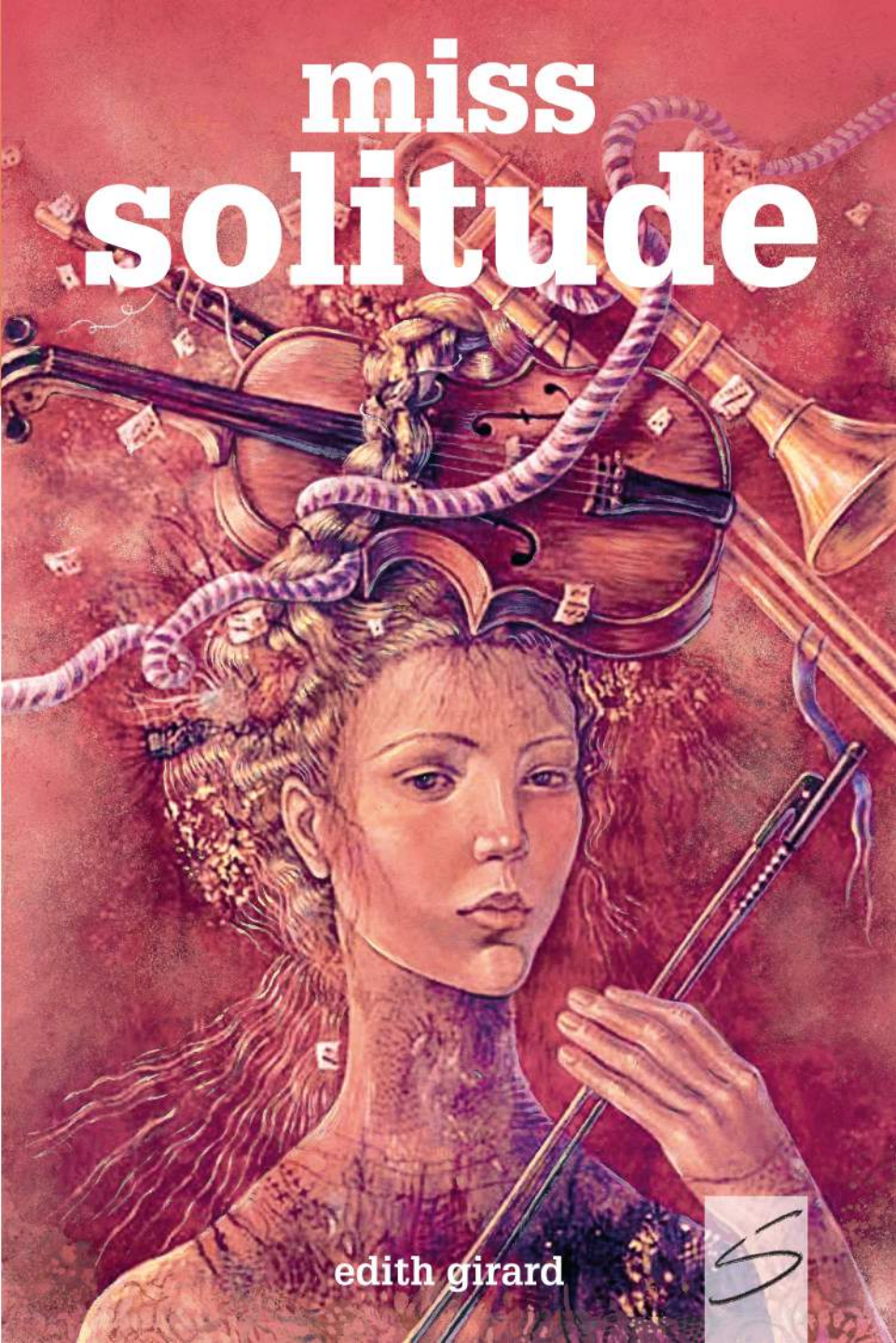




miss solitude

edith girard



Miss Solitude

Si vous vous sentez seul-e, visitez notre
site : www.soulieresediteur.com
www.soulieresediteur.com



Édith Girard

Miss Solitude

roman



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2014
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Girard, Edith, 1983-

Miss Solitude
(Collection Graffiti ; 88)
Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-274-3

I. Titre. II. Collection : Collection Graffiti ; 88.
PS8613.I718M57 2014 jC843'6 C2014-940346-1
PS9613.I718M57 2014

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :
Daniela Zekina

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Edith Girard et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-274-3
ISBN PDF 978-2-89607-296-5
Tous droits réservés

*« La vie est dure, mais elle est belle
puisque'on y tient tellement »*

François Truffaut,
cinéaste français

À tous qui m'encouragent à persévérer,
et qui me permettent d'accomplir mes rêves.

CHEVEUX LONGS BRUNS. ORDINAIRE. AUCUNE TRACE DE BLONDEUR. GRANDE, MAIS PAS TROP. VISAGE ARRONDI D'ENFANT. YEUX TRISTES GRIS, ENNUAGÉS. Des mains larges avec des doigts effilés. Des sourcils broussailleux, un nez épaté, des seins pointus, de minuscules oreilles, des ongles rongés et des dents droites.

Chaque matin, je m'examine dans le miroir. De la racine des cheveux au petit orteil rabougri. J'assiste aux changements de mon corps, mais je me sens la même dans ma tête. Banale et inintéressante. Je rêve de vivre dans une autre enveloppe que la mienne.

Avoir une autre tête.

Être une autre personne.

Mon réveille-matin sonne ! J'éteins vite ses hurlements assourdissants.

Je me réveille toujours avant lui. Je pourrais prendre de l'avance sur mon horaire, en profiter pour rester de longues minutes sous la douche ou pour déguster un copieux petit déjeuner. Non, je préfère attendre. M'examiner dans le miroir en nourrissant l'espoir impossible d'une vie nouvelle, d'un ailleurs où mon existence aurait plus de sens.

J'attrape ma robe de chambre et je disparaîs dans la salle de bain pour me préparer à aller à l'école. Puis, comme je m'y prends toujours à la dernière minute, je prends les premiers vêtements sur le dessus de la pile : des jeans bleu et un chandail noir. Je récupère mon sac à dos, je prends quelques collations pour la journée, je revêts mon vieux manteau de sport et mes mitaines tricotées. Je pars pour la polyvalente.

Aussitôt à l'extérieur, j'enfile mes écouteurs. Je m'isole en marchant dans ma bulle musicale. La basse tambourine dans mes tripes. Mon cœur et mes jambes suivent le rythme. La mélodie rugit si fort que mes oreilles bourdonnent.

La musique, c'est ma muraille pour résister au monde. Je préfère être en retrait plutôt que d'affronter la réalité. Vaut mieux ne pas se faire remarquer et demeurer dans l'ombre.

Attendre que le temps passe !

Il me reste **515** jours à survivre à la polyvalente avant la fin du secondaire.

J'aime les mathématiques, mais seulement pour compter les jours d'école. Octobre vient de commencer. J'ai vingt-cinq jours de terminés pour ma troisième année de secondaire. Sur les cent quatre-vingts à faire, il en reste cent cinquante-cinq. En additionnant les trois cent soixante pour le 4^e et le 5^e secondaire, cela fait cinq cent quinze jours de calvaire. Il faut neuf cents jours pour obtenir le diplôme. Trois cent quatre-vingt-cinq sont déjà passés.

Me voilà presque à mi-parcours !

Je m'arrête au bout de la rue pour attendre l'autobus. Les chiffres continuent de virevolter dans ma tête lorsque j'aperçois un élève de cinquième secondaire qui s'approche : Adrien. Il se poste près de moi en souriant. Au même moment, l'autobus jaune tourne le coin puis s'immobilise devant moi. Je grimpe les deux marches la première. En haut, je retrouve ma place habituelle au centre. Le chauffeur redémarre aussitôt.

J'ai beau augmenter le volume de ma musique, je perçois tous les jacassements, les ramassis de sottises et les ragots débiles des autres passagers. Surtout, il m'est impossible d'ignorer les *cools* en arrière qui occupent les banquettes du fond. Leurs moqueries et leurs éclats de rire sont incessants. Ils se querellent, se taquinent et fument à l'intérieur du bus.

Le chauffeur ne les sermonne jamais. Il reste impassible, jour après jour, semaine après semaine. Un voyage qui se répète tristement matin et soir depuis des années. Parfois, j'ai envie de me retourner et de crier aux *cools* : « Ouvrez les fenêtres. On étouffe à cause de la fumée ! »

Mais je n'ose pas.

Comme tout le monde, j'ai peur.

Peur de me faire remarquer, de m'attirer des ennuis pour les années à venir. Peur de devenir la cible de leur cruauté. Alors, je reste invisible, cachée dans ma forteresse de silence et de musique, concentrée sur le paysage de l'autre côté de la vitre. Les maisons identiques se succèdent platement comme un décor en carton. C'est mon univers insignifiant, ma médiocrité qui défile dans cette banlieue ordinaire.

Un interminable film tourmenté en noir et blanc. Ennuyeux à mourir. Un long soupir.

Une bourrasque glacée me fait frissonner. Quelqu'un, à l'arrière, a eu la brillante idée d'ouvrir une fenêtre ! Enfin ! Je retrouve un peu d'oxygène, mais l'air froid et humide d'automne traverse mon manteau. Pourquoi le chauffeur ne met-il pas le chauffage ? Je penche ma tête pour jeter un coup d'œil au conducteur. Dos recourbé, épaules affaissées et tête baissée. Il affiche son perpétuel visage blasé. Comment peut-il supporter de travail-

ler dans un tel chahut ? Pourquoi rester prisonnier de cette routine infernale ? Quelle tristesse !

Je tire mon sac sur mes genoux et serre mon étui à violon pour tenter de me réchauffer. Ça ne change rien. C'est alors que j'entends un long raclement de gorge, un des *cools* crache par la fenêtre ouverte juste derrière ma tête. Je me cale dans mon siège, dos écrasé et jambes relevées pour mieux me cacher.

Et je ravale mon envie de vomir.

Par chance, c'est plus calme vers l'avant de l'autobus. Il n'y a que la grosse Albertine qui mange ses émotions, les trisomiques Loïc et Karine qui se frenchent à bouche que veux-tu et de petits élèves de première secondaire encore naïfs.

Et il y a aussi le sérieux et inexpressif Adrien.

Soudain, quelque chose frôle ma tête. Je me retourne pour apercevoir des boîtes de jus, des pelures de banane et des gobelets de café qui volent dans les airs. Les déchets tombent sur Adrien. Comme d'habitude, c'est lui qu'on vise. Fiers de leur jeu idiot, les *cools*, au fond de l'autobus, explosent de rire.

J'en ai assez de les entendre ! Surtout les gloussements de Gaëlle ! Celle-là, j'ai envie de l'égorger ! Je veux crier pour lui montrer que j'existe !

Avant, nous étions « Gaëlle et Laurence », un duo inséparable, des amies qui échangeaient autant leurs secrets que leur brosse à dents.

Avant, c'était moi qui la faisais rire.

C'était avant l'été dernier...



Je revenais du camp estival de mon école de musique. J'ai rejoint Gaëlle chez son père pour entamer les préparatifs de notre rentrée en troisième secondaire. Nous rêvions de ce moment depuis longtemps : avoir quinze ans ! Cet âge représentait pour nous un point déterminant dans nos vies. Il signifiait la fin réelle de notre enfance.

Pour marquer le coup, nous avons teint les cheveux de Gaëlle en rouge pompier. Dans mon cas, je n'avais pas eu l'autorisation parentale de me teindre en mauve. Nous avons alors tenté de décolorer ma tignasse. (Mes cheveux ont un peu pâli, mais ils ont repris leur aspect terne dès la rentrée de septembre.) Nos teintures terminées, nous avons mis notre maillot de bain pour nous faire dorer au soleil. Couchées côte à côte sur le bord de la piscine, nous rêvions en chœur à cette belle année qui nous attendait.

C'est là que Viviane, Laetitia, Rémi et Charles, les nouveaux amis de Gaëlle, sont

arrivés. Je les avais déjà croisés à l'école, mais je n'avais jamais partagé de cours avec eux. Gaëlle, oui. Mon amie, à l'aise dans son bikini fleuri, a accueilli les autres en nouant un paréo autour de sa taille. Elle riait de plaisir devant les compliments sur sa nouvelle couleur de cheveux. De mon côté, j'aurais préféré porter autre chose que mon vieux maillot *fluo* qui serrait mon ventre mou. J'ai tenté de me cacher avec ma serviette usée des *Pokémons*, mais je me sentais aussi insignifiante qu'une gamine de huit ans.

Gaëlle jouait la fausse modeste. Elle faisait l'hôtesse branchée en servant de la limonade avec de la vodka subtilisée dans le bar de son père. Malgré mon embarras, je me suis assise comme les autres à la table du patio. Je les écoutais et je buvais en silence.

Il y avait Laetitia, d'origine portugaise, une sportive aux cheveux brillants, une beauté calme et souriante. Son regard m'intimidait. Je me sentais minable face à cette déesse naturelle. À côté d'elle, Viviane jacassait sans arrêt. Celle-là connaissait tous les potins de l'école et toutes les dernières tendances. Elle portait un ensemble noir *sexy* et des lunettes fumées très chics, comme une vedette hollywoodienne. Les rares moments où elle se taisait, elle avait le tic de glisser machinalement le perçage de sa langue entre ses lèvres. Ensuite, il y avait

Charles, surnommé Chuck, qui roulait sur sa planche autour de la table. Il tournait, faisait deux sauts, se rassoyait puis reprenait son manège. Il dégageait une assurance inouïe avec ses vêtements griffés. Et impossible d'entrevoir son regard caché sous la visière de sa casquette !

Finalement, Rémi a été le seul à s'intéresser à moi. Il m'a posé des questions en me fixant de ses yeux noirs. Hypnotisée par cette attention et désinhibée par la limonade alcoolisée, j'ai osé dire que je jouais du violon depuis que j'avais cinq ans. Aussitôt, il s'est rapproché de moi pour me parler de sa passion pour la musique. Il venait d'acheter une super guitare et rêvait de devenir musicien professionnel. Je pouvais sentir sa chaleur et percevoir son odeur à la fois sucrée comme du miel et herbacée comme la menthe. Rémi poursuivait son monologue sur l'histoire du rock tandis que mon corps s'enivrait de son parfum. Mon cœur a sursauté lorsque Rémi m'a tendu un écouteur de son iPod. Il voulait me faire écouter sa chanson préférée. C'était le paradis ! Nous flottons ensemble sur la musique.

C'est alors que les papillons de mon ventre disparurent, laissant place à une douleur aiguë. L'alcool m'étourdissait. Je sentis une bouffée de chaleur : mes règles arrivaient plus tôt que prévu ! Je me suis levée d'un bond en accrochant la table. Des verres sont tombés et ont

roulé par terre. Honteuse, j'ai fait de pitoyables salutations et je suis partie.



Depuis cette fuite ridicule, il ne me reste que la mélodie préférée de Rémi. Je l'écoute en boucle pour me souvenir de ses yeux et de son odeur exaltante. De cette sensation électrique dans mes tripes. Et pour oublier Gaëlle assise en arrière.

Je m'apprête à réécouter la fameuse chanson lorsque j'aperçois un nouvel objet volant : un pouding au caramel. Il termine son vol en s'écrasant sur la tête d'Adrien. Le coulis brun-jaune gicle dans tous les sens. Des cris de victoire explosent. Par chance, mon sac posé contre moi me protège des éclaboussures. Je ne reçois que quelques gouttes sur mon manteau.

Le chauffeur enfonce alors la pédale de frein ! Il se lève avec fougue et traverse l'allée. Il tente de sermonner les *cools*, mais il n'émet qu'un bafouillage ridicule :

— Ça va faire le *pitchage* d'affaires ! Z'êtes pas capables de vous comporter comme du monde ! Je vais vous faire des plaintes, moi ! Vous allez moins rire. Vous allez voir !

Gêné par tous ces regards posés sur lui, le conducteur retrouve vite son siège. Il remet

le moteur en marche et les ricanements reprennent aussitôt.

Les rois de l'autobus ne s'arrêteront jamais et ce n'est pas le malheureux chauffeur qui les empêchera de s'amuser.

Gaëlle émet à nouveau son fou rire explosif qui me transperce. Je déteste l'entendre si heureuse avec ses nouveaux amis. Pourquoi ne puis-je pas m'asseoir avec eux ?

La nuit, je rêve que j'ai ma place sur la banquette du fond. Je ne suis plus un fantôme. Je nage dans le bonheur d'avoir des copains. J'aimerais tant retrouver Gaëlle et côtoyer ses amis ! Pour eux, la vie semble si simple, comme un jeu.

D'un autre côté, quand je tourne la tête vers Adrien dégoulinant de pouding, je me sens nulle de nourrir un tel espoir.

Adrien, lui, n'a pas bougé d'un centimètre. Aucun soupir ni grognement. Immobilité absolue, le regard vers l'avant, comme inconscient de ce qui l'entoure.

Comment peut-il ne pas réagir ?

L'autobus arrive à l'école. Lorsque la porte s'ouvre, les *cools* dépassent tout le monde et descendent en premier. Au passage, certains élèves de 5^e secondaire prennent le temps de se moquer une dernière fois d'Adrien en lui donnant des coups de poing sur l'épaule. Je

me lève dès qu'ils sont partis et je descends à mon tour.

Je traîne les pieds sous les lampadaires jaunes qui éclairent la brume automnale. Les feuilles mortes jonchent la route. Une pluie fine se met à tomber. J'en profite pour essuyer mon manteau tâché de pouding. Adrien me dépasse. Il me salue tout bas et se dirige vers l'entrée sécuritaire, celle menant au secrétariat de l'école.

La cloche sonne déjà. Il est temps d'aller en cours. J'accélère le pas en direction de ma classe de français, mais je ne pense qu'à une seule chose : survivre encore **515** jours à la polyvalente.

IL N'Y A PAS DE VRAIES FENÊTRES DANS LA SALLE DE COURS. Juste d'étroits rectangles de lumière dans deux coins de murs en béton. Ce ne sont pas des vitres, mais des épaisseurs de plastique jaunies par le temps. J'ai la chance d'avoir ma place en arrière, collée à ces fenêtres ridicules, et de profiter du peu de clarté naturelle. L'hiver, c'est mortel. On nous enferme ici et l'on essaie de nous convaincre que l'école n'est pas une prison. Étudier sous la lumière verdâtre des néons, c'est de la torture psychologique.

En avant, le professeur de français, monsieur Thibault, surnommé Raisin sec à cause de son visage fripé, tente de susciter notre intérêt. Depuis le début de l'année, il s'efforce de nous apprendre trois choses : se taire, lire des livres et ne pas se balancer sur les deux pattes arrière de notre chaise.

Un programme scolaire limité et limitant.

J'arrête de regarder le vent qui berce les arbres et je tourne la tête pour constater que le professeur écrit quelque chose au tableau. Ça semble important, car il se lance dans un de ses fameux discours moralisateurs sur notre immaturité et notre insensibilité.

C'est alors qu'il lâche une bombe :

— Vous allez devoir rédiger un poème et le réciter devant la classe.

Aussitôt dit, tout le monde proteste à voix haute. Moi inclus. Monsieur Thibault nous fait signe de nous taire. Il se met à parler du passé, de cette époque où tout était différent et meilleur selon lui. Il nous perd dans ses souvenirs parce que tout ce que nous y comprenons, c'est que nous ne valons rien.

Mon ventre se serre à l'idée de faire un exposé oral. Écrire un poème. Et le réciter devant les autres qui s'en moquent royalement. Quel supplice !

De vrais travaux forcés pour prisonniers !

LES JOURS D'ÉCOLE PARAISSENT INTERMINABLES. QUAND UNE JOURNÉE S'ACHÈVE, UN BREF SOULAGEMENT M'ENVAHIT. Voilà la soirée pour se changer les idées, pour tenter d'oublier. Un moment de calme et de douceur. Un court répit entre deux tempêtes.

Adrien et moi, nous marchons ensemble sans parler. Nous nous rendons à l'école de musique située à dix minutes à pied de la polyvalente, là où nous suivons nos cours de violon.

Il ne pleut plus. Une odeur de terre mouillée emplit mes narines. Je ressens à la fois l'air chaud ambiant et le vent froid qui chatouille ma peau.

Sur le chemin, je n'ose ni parler ni croiser le regard d'Adrien. J'ai honte de ne pas savoir quoi dire. Et son manteau empeste le pouding.

Nous atteignons l'école de musique. Pour aller plus vite, je bifurque sur le gazon couvert de feuilles mortes, Adrien sur les talons. Il me tient la porte pour que j'entre la première. À l'intérieur, il m'aborde pendant que nous enlevons nos manteaux :

— Tu sais, le morceau difficile dont je te parlais la semaine dernière ? Je crois que je vais réussir à le jouer.

— Super !

Ma réponse semble ravir Adrien. Il sourit, savourant cette petite fierté.

Maigre et grand de six pieds, Adrien a l'air d'un géant souffrant de famine. Quand j'étais plus jeune, je pensais qu'il serait mon premier *chum* ! En fait, c'était le seul garçon que, enfant, je connaissais vraiment. Maintenant, je le trouve sérieux et trop introverti. Nous nous voyons entre nos cours de violon, dans les coulisses avant et après les spectacles ou lors des soirées-bénéfice. À la polyvalente, nous nous croisons rarement. Il est en 5^e secondaire et moi, en trois. Nous nous rencontrons surtout pour l'heure du supplice dans l'autobus. Nous avons développé une complicité amicale : je chiale contre tout et lui me confie à quel point sa mère l'emmerde. Ancienne musicienne, celle-ci assiste à tous les spectacles de l'école et critique Adrien en public. Même s'il est le meilleur violoniste.

Un jour, pendant un concert, je l'ai entendue toussoter à chacune des fausses notes des élèves. Une vraie folle ! Dans ces moments-là, j'éprouve un soulagement profond d'avoir des parents qui ne viennent plus à mes spectacles... J'apprécie Adrien, mais, à la polyvalente, je l'évite ! Je ne veux pas me retrouver victime comme lui. Il semble comprendre et ne pas m'en vouloir.

Je sens le regard hésitant d'Adrien posé sur moi. Je sais déjà ce qu'il va dire. Chaque fois, il me fait la même proposition :

— Hum... Es-tu prête pour qu'on fasse un duo ensemble ?

Je reste indécise comme d'habitude. En fait, je n'en ai pas envie. Voilà des semaines que je reste vague pour ne pas l'offusquer. Ce n'est pas que je rejette Adrien, mais je préfère simplement jouer toute seule. J'aime avoir le contrôle de mon instrument, savoir que tout ne dépend que de moi.

J'ai peur de m'en remettre à un autre musicien !

Pour m'en sortir, je donne une excuse banale à Adrien :

— Je ne me sens pas encore prête. Je suis pas aussi bonne que toi !

Adrien s'efforce de cacher sa déception. Je me sens mal. Je déteste ce genre de situation où plane un malaise. Je cherche quoi dire, juste

quelques mots pour remplir le vide, mais mes idées se troublent. J'ai tant de misère à expliquer clairement ma pensée que je préfère me taire. Et m'enfuir.

Adrien retrouve son sourire et me répond :

— D'accord... Mais je suis certain, moi, que tu es assez bonne.

Je prends mon violon et je me rends aux casiers des élèves. Je fais mine de fouiller dans mon compartiment, mais Adrien me suit. Par chance, il change de sujet :

— T'as eu ta note de bio ?

— J'ai coulé.

— Oh ! Désolé.

— Bof, c'est pas grave. J'avais pas vraiment révisé.

— T'as qui comme prof ?

— Sinclair.

— Ouach.

— Méga ouach, oui !

— Je déteste tous les profs. En fait, je déteste tellement l'école !

Le regard d'Adrien s'assombrit.

Pour lui, l'école ne rime qu'avec : aucun ami et pas de vie. Il n'a que le titre de souffre-douleur officiel. Pourquoi ? Pour tout et pour rien. Pour son côté asocial, son manque de charisme, son physique particulier. L'année dernière, une bande a créé un site web uniquement dans le but de se moquer de lui.

Je l'entends soupirer longuement :

— J'ai tellement hâte de partir !

— Partir où ?

— Chez mon père. J'essaie de le convaincre de me prendre avec lui.

— Il habite où ?

— En Gaspésie. Il a un bateau. Il est vraiment génial !

— Ton père ou le bateau ?

Ma blague fait rire Adrien. Il arbore enfin un sourire, celui que j'ai connu le premier jour dans cette école de musique.

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

— Je sais pas. Je m'en fous. Tout ce qui compte, c'est de ne plus voir ma mère.

À la pensée de sa mère, Adrien retrouve son air sombre.

C'est l'heure de notre cours de violon. Nous cessons notre discussion et nous partons chacun de notre côté pour rejoindre notre professeur.

J'oublie Adrien et ses ennuis, Gaëlle et ses nouveaux amis.

Pendant la prochaine heure et demie, plus rien n'existera.

Sauf la musique et moi.

DES MÉLODIES M'HABITENT. DES NOTES RÉSONNENT DANS MA TÊTE. JE ME LAISSE FLOTTER AVEC LE SOUVENIR DES SONS DE MON VIOLON. J'arrive tard à la maison, apaisée par une courte, mais profonde séance de méditation musicale. Je tourne la clé dans la serrure.

Soudain, ma bulle, ma paix intérieure, éclate.

À peine suis-je entrée chez moi que les émanations de désinfectants effacent toute la quiétude que m'a apportée mon cours de violon. L'odeur des produits nettoyeurs m'assaille. Le bruit de mes pas résonne sur le plancher brillant. À la maison, je me sens toujours comme une intruse dans un palais de verre. Tout est impeccable, fragile, cassant. L'ordre et la propreté règnent. Voilà les valeurs de mes parents. Moi, je les trouve superficiels.

Ils n'agrémentent les lieux que pour bien paraître aux yeux d'éventuels invités. Lorsqu'ils reçoivent leurs amis bon chic bon genre, ils mettent en scène le salon, posent une étoffe de façon faussement négligente sur le divan, disposent des magazines en éventail sur la table à café et mettent leurs bibelots bien en vue. Ils travaillent comme des fous pour se payer une immense maison identique à celles des photos du catalogue IKEA.

Beau. Pas cher. Figé et sans âme.

Il ne manque que les membres d'une petite famille contente d'être heureuse.

Dans la cuisine, je retrouve les habituelles notes sur le réfrigérateur :

Bureau ce soir. Il y a des restes au frigo. Bye. Papa.

Réunion importante, je vais revenir après souper. Maman.

Cours toute la journée. Je dors chez P.-L. Ludo.

Mes parents reviennent toujours tard. Mon frère Ludovick passe sa vie au cégep ou chez ses amis. Je me réchauffe donc un repas en solo : rôti et carottes bouillies.

Dans la salle à manger dépouillée, le son de ma mastication résonne. Les chaises vides me rappellent à quel point je suis seule. J'ai la sensation d'être Boucle d'or infiltrée chez les ours et qui cherche un endroit à sa taille.

Rien ne me correspond. Aucun espace où m'intégrer. Je suis un surplus qu'on met de côté.

Écœurée par mon assiette sans goût, je ne la termine pas. Je jette le reste à la poubelle. J'empoigne des biscuits et je monte l'escalier avec mon sac d'école.

Là-haut, dans ma chambre, tout est symétrique aussi. Mes parents se sont immiscés dans ma vie intime et ont éliminé systématiquement tous mes projets de décoration. Ils m'ont imposé des couleurs féminines, des voiles pastel, des imprimés fleuris et un couvre-lit bleu poudre. Un décor de fillette sans personnalité. Une chambrette de princesse.

Je ne veux PAS être une princesse !

Je vais me cacher dans mon immense garde-robe. Sous les vêtements accrochés aux cintres se trouvent un matelas et des coussins. J'allume les lumières de Noël qui parcourent le mur sur lequel j'ai superposé divers papiers à motifs noir et blanc. C'est mon petit univers douillet ; un lieu sacré déconnecté du monde réel. Je m'écroule sur le sol en soupirant.

Je suis enfin dans mon refuge, ma maison !

Tout en me gavant de biscuits, j'inspecte mon agenda et je constate la longue liste de travaux à faire. Je me lance dans mon devoir de français en choisissant au hasard un poème dans le recueil de Gaston Miron :

SOIR TOURMENTE*

La pluie bafouille aux vitres
et soudain ça te prend
de courir dans tes pas plus loin
pour fuir la main sur nous

tu perds tes yeux dans les autres
ton corps est une idée fixe
ton âme un caillot au centre du front
ta vie refoule dans son amphore
et tu meurs
tu meurs à petites lampées sous tes semelles

ton sang
ton sang rouge parmi les miroirs brisés

Sans tout à fait comprendre le poème, je répons aux questions de mon devoir : trouver la définition de mots « difficiles », raconter les images qu'évoque le texte et proposer mon interprétation personnelle. Bref, faire du sens avec ce qui n'en a pas en apparence.

Le temps passe. Mes bâillements sont de plus en plus fréquents et rapprochés. J'entends mes parents rentrer. Ils doivent penser que je

*« Soir tourmente », Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Éditions TYPO, Montréal, 1998, p. 27.

dors, car j'ai éteint la lumière de ma chambre. Ils discutent. Puis leurs voix résonnent plus fort. Ils se chicanent au sujet d'une facture. Je mets mes écouteurs pour me couper d'eux, car je sais que la querelle ne fait que commencer. J'ai ainsi la paix pour terminer mon travail de français.

Alors que joue pour la vingtième fois la chanson préférée de Rémi, je passe aux mathématiques. Je résiste au sommeil, mais vers minuit, mes paupières se ferment...

Soudain, je sursaute. Mon téléphone vibre dans mon sac. Je prends mon appareil. C'est un texto de Gaëlle : *rdv demain midi ds clairiere.*

Je n'arrive pas à y croire ! Est-ce une blague ? Gaëlle ne me renie plus ? Pourquoi me donner rendez-vous dans la Clairière ? Ce message me soulage autant qu'il m'effraie. En guise de réponse, j'écris « OK » et je le regrette aussitôt. Une boule d'anxiété se forme dans mon ventre et je me recroqueville dans mon lit. Je ne m'endors plus. J'ai le cerveau qui surchauffe à tenter de comprendre. J'envisage tous les scénarios.

Et si...

Je m'efforce de m'apaiser en respirant par le nez. Après quelques profondes inspirations et expirations, je retrouve mon calme peu à peu. Je vais vers ma commode pour prendre un pyjama, mais je n'en trouve pas. C'est à ce

moment que j'aperçois la pile de vêtements sur ma table. Mes parents les lavent, les plient et les posent toujours à cet endroit. Je constate alors quelque chose d'étrange...

Tout est ROSE !

Rose, comme si on avait fait une brassée de lavage avec du colorant ROSE ! Bas. Bobettes. Soutiens-gorges. ROSE. Chemises. Camisoles. Capris. TOUT EST ROSE !

Je déteste le ROSE !

Enragée, j'enfile mon pyjama devenu ROSE et je me couche en me massant le ventre.

Et si ce rendez-vous avec Gaëlle se retournerait contre moi ? Refuser d'entrer dans la Clairière ou retrouver ma meilleure amie ?

Demain sera la journée la plus stressante de ma vie et je devrai porter du ROSE !

VENDREDI 13 OCTOBRE. SIX HEURES DU MATIN.
C'EST LE PREMIER JOUR DE MES QUINZE ANS !
Comme d'habitude, je laisse hurler mon réveille-matin. J'ai mal dormi. J'ai le corps lourd. Soudain, des pas s'approchent de ma porte. Trois coups résonnent, puis la voix de mon père en colère :

— Ton cadran sonne depuis une demi-heure !

Aussitôt, j'appuie sur le bouton off du coupable. Mon père s'en va. Moi, je ne bouge pas. J'attends que mes parents quittent la maison.

J'attends. Et je pense à mon anniversaire que je n'ai pas envie de fêter. Comme cadeau, j'ai le goût de rester couchée. Grogner, geindre et me plaindre. Je ne trouve pas amusant de ne plus être une enfant. J'aimais mon enfance innocente et heureuse. Une époque merveilleuse. Parfois, je doute qu'elle ait existé. Elle

semble si loin ! La simplicité de la vie a disparu. Un triste vide s'est logé en moi et les pensées noires envahissent ma tête. Je me demande pourquoi personne ne m'a avertie que grandir fait mal.

Est-ce qu'on devient amnésique en vieillissant ?

Est-ce qu'un jour on oublie nos quinze ans ?

Gaëlle me manque. Avant, elle était là pour m'empêcher de glisser dans l'abîme de mes tourments. Elle me changeait les idées avec ses projets farfelus. C'est l'espoir de la revoir qui m'aide à m'extirper de mon lit, même si penser à entrer dans la Clairière me donne des crampes.

Dans la pénombre, je traîne les pieds, j'enfile des jeans et un t-shirt ROSE. Pas le choix. Je descends les marches. Il n'y a personne à l'horizon. Une boîte m'attend sur le comptoir de la cuisine avec ses rubans ROSES et ses choux argentés. Je mange une gaufre et je bois un verre de lait, face à face avec le cadeau.

J'hésite.

Je fantasme à l'idée de le laisser là, sans le déballer. Mes parents se rendraient-ils compte que je n'ai pas ouvert mon cadeau d'anniversaire ? J'imagine une scène où mes parents rentrent du boulot, voient la boîte et tombent en larmes en constatant à quel point ils sont négligents et absents ! Dans la deuxième ver-

sion, mes parents ne remarquent rien. Pire, ils me laissent une note me rappelant de ramasser mes affaires qui traînent. Je ne sais pas si torturer ses parents est une bonne chose, mais y penser fait du bien !

J'ouvre mon cadeau.

Surprise ! Du linge ! Comme d'habitude !

Une veste en cuir. Très classe. À la mode. Je l'enfile. Je cours devant un miroir pour admirer ma tenue. Ce n'est pas mon *look* habituel. En fait, je n'ai pas vraiment de style. Je porte des couleurs neutres aux coupes ordinaires. Ma mère voudrait m'acheter des souliers à talons hauts, mais moi je préfère les chaussures qui ne me brisent pas les jambes et le dos.

Je vais fouiller dans les tiroirs de ma mère pour prendre un foulard en voile noir. Devant la glace, je prends des poses de mannequin. Me voilà avec un *look* super ! Je continue mon exploration du côté du maquillage. J'applique du mascara sur mes cils puis du rouge à lèvres. Je retourne dans ma chambre troquer mon t-shirt pour une camisole avec de fines bretelles et un décolleté plongeant. Avec ma nouvelle veste ajustée par-dessus, j'ai l'air plus vieille. Je ne vois plus mon visage rond de gamine ni ma poitrine presque plate.

Je pense alors à regarder ma montre. Il est si tard que j'ai manqué l'autobus scolaire. Je devrai prendre le transport en commun de la

ville. Je me hâte de récupérer mes devoirs, mon sac à dos et mon iPod. Je m'apprête à quitter la maison, mais en croisant mon reflet dans la glace, j'hésite. Ce nouveau *look* me convient-il vraiment ?

Comme je n'ai plus le temps de me changer, je sors à toute vitesse. Je cours à l'arrêt d'autobus tout en espérant que ce midi auront lieu d'heureuses retrouvailles avec Gaëlle !



Midi moins cinq.

Je me dirige vers la Clairière, un espace de détente encerclé de grands arbres. Au centre se trouvent des tables, des bancs et un *gazebo* sur lequel grimpe la végétation. La Clairière, située en retrait de l'école, constitue un lieu idéal où enfreindre les règlements. Tout s'y décide là-bas, du paradis des honneurs à l'enfer des rejets et des humiliations. Plusieurs payeraient cher pour faire partie de cette bande qui rassemble les plus *cools* de la 3^e à la 5^e secondaire. Certains seraient prêts à trahir leurs amis pour joindre leur rang ! Même les adultes semblent effrayés par cet endroit. Directeurs, conseillers d'orientation, psychologues, travailleurs sociaux, surveillants, policiers ; ils s'évertuent à nous encadrer, à nous étouffer, à nous contenir. À régler nos problèmes d'adolescents.

Pourtant, personne ne vient à bout de la Clairière.

J'approche du lieu sacré d'où résonnent des cris. Mes pas ralentissent. J'ai l'impression que mon cœur va exploser. Penser au **514** jours qui me restent avant la fin du secondaire me donne le vertige. Mon existence semble s'arrêter ici. Maintenant.

À cet instant précis...

Je me ressaisis. Je serre mon cellulaire, prête à présenter le texto de Gaëlle comme clé d'accès à cet endroit privé. Pour ne rien laisser paraître du trouble qui m'habite, je passe à travers l'attroupement des curieux qui encerclent la Clairière. Eux aussi connaissent la règle tacite d'exclusivité de cette zone et gardent leurs distances. Lorsque j'atteins la frontière, ils m'analysent des pieds à la tête, me dévisagent.

Un bref moment d'hésitation...

Lorsque je pose un pied dans la Clairière, des collègues de classe détournent le regard. Quelque chose vient de basculer. Hier, j'étais une des leurs, aujourd'hui, ils m'envient autant qu'ils me détestent. Tant pis. J'ose un pas de plus.

En avançant à travers les branches touffues, je me retrouve à un mètre de deux gars qui se battent. Je panique. Je ne sais plus où aller... Soudain, quelqu'un me tire pour m'éloigner de la bataille. En me retournant, je

constate qu'une foule encercle les combattants. Dans l'arène, le plus grand des assaillants jette l'autre par terre. Le petit, étendu dans les feuilles mortes, tente en vain de se relever. Immobilisé sur place, il se fait asséner des coups de poing dans le ventre. Le costaud l'agrippe ensuite par les cheveux et lui cogne la tête sur le sol. Le crâne résonne. Un frisson de dégoût parcourt mon corps. Je pense à reculer.

Fuir à toute vitesse.

Pourtant, quelque chose me retient. Une force qui me pousse à aller de l'avant. Je cache ma trouille en inspirant et j'observe les alentours. J'aperçois enfin Gaëlle assise en retrait sur une table à pique-nique. Je soupire de soulagement et je me faufile jusqu'à elle.

Gaëlle regarde la bataille en tortillant autour d'un doigt une mèche de cheveux. Ils sont mauves maintenant. Elle porte un pashmina fleuri et un chapeau de feutre brun. J'adore son *look* même si je sais bien que son objectif unique est d'attirer l'attention. Gaëlle maîtrise à la perfection l'art de se rendre intéressante. Son passe-temps favori consiste à raconter à tout le monde qu'elle a habité deux ans en Inde. Moi, je connais la vérité sur cette fameuse vie en Asie. Nous avions neuf ans. Gaëlle m'envoyait alors des lettres qui critiquaient tout : la nourriture, la température, les coutumes... Elle voulait revenir au Québec

pour vivre chez moi. Et aujourd'hui, tous ses mauvais souvenirs de voyage alimentent son image de globe-trotter.

Mais je ne dis rien. Je trouve ça plutôt ironique !

Malgré ses défauts, j'ai toujours beaucoup aimé Gaëlle. Son entrain, ses idées et son enthousiasme sont contagieux. Avant, nous nous surnommions les jumelles de cœur, car nos anniversaires tombent le même jour. Cette année, je lui ai acheté le bracelet bleu azur que nous avons vu ensemble dans une boutique à Montréal l'été dernier, avant...

Avant que Gaëlle ne prenne ses distances et passe son temps avec ses nouveaux amis !

Je touche la boîte cadeau cachée dans la poche intérieure de ma nouvelle veste. Pour l'instant, je n'ose pas la sortir.

Et si j'avais tout faux et que Gaëlle m'ait invitée pour m'humilier ?

Aussitôt arrivée, Gaëlle examine mon accoutrement. Elle m'étudie d'un œil sérieux. Je la salue de la main, même si j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou. Je remarque alors un paquet enrubanné à côté de mon amie. Gaëlle l'empoigne, arbore un de ses plus beaux sourires et me le tend :

— Bonne fête Lau !

Je souris à mon tour. Je m'empresse de sortir la boîte de mon manteau.

— Bonne fête Gaga !

Gaëlle se lève. Nous nous faisons un câlin puis nous nous regardons un instant.

Complices comme avant, comme toujours !

Je sens un poids se détacher de mes épaules. Mon anxiété diminue et mon cœur reprend son rythme normal. La peur de perdre mon amie se volatilise en une seconde.

Gaëlle et moi ouvrons notre paquet en même temps.

Le bracelet bleu azur ! Le même ! Nous éclatons de rire en enfilant nos bijoux identiques. Gaëlle s'exclame :

— Jumelle un jour, jumelle toujours.

— C'est fou ! Tu t'en souvenais aussi !

J'ai tant de choses à lui dire. J'ai envie de lui parler pendant des heures !

— On avait juré de jamais s'acheter d'affaires quétaines du genre « best friend » !

Gaëlle hausse les épaules :

— Tant pis !

Gaëlle s'intéresse à mon nouveau style et pointe ma veste du doigt :

— T'as reçu ça pour ta fête ?

— Ouais. Ça m'attendait dans la cuisine ce matin.

— Wow !

— Tu trouves ?

— Ben oui. Ça te va super bien. Moi, mon père est pas aussi *cool*, tu sais. J'ai eu vingt

piastres. Même pas de carte de vœux. Juste une tape dans le dos.

Gaëlle imite avec humour le discours antimatérialiste de son père. Ses mimiques tordantes me font crouler de rire. Soudain, je l'entends moins, car mon attention se porte sur Rémi qui s'approche. Il a une grosse tuque qui lui cache les yeux et qui lui donne un air attendrissant. Derrière lui, Laetitia, Viviane et Charles le suivent. Le groupe s'avance près de nous. J'ai vite le sentiment d'être de trop. D'ailleurs, le ton antipathique de Viviane confirme mes craintes :

— C'est quoi, les papiers cadeaux ?

Gaëlle lui explique :

— C'est notre fête, à Laurence et à moi.

— Les deux, demande Laetitia ?

— Ouais, le même jour.

— Ah ben, bonne fête !

Laetitia s'exclame avec joie et embrasse Gaëlle sur les deux joues. À ma grande surprise, elle s'approche de moi et me fait aussi la bise. Viviane l'imité, mais avec froideur. Les deux garçons, eux, s'éloignent en nous marmonnant « bonne fête, les filles ».

On me souhaite bonne fête, on m'embrasse... Je suis bouche bée !

Ma vie sociale vient de quintupler ! J'ai mal aux joues tellement je souris, mais je n'ose pas trop exprimer mon bonheur. Je crains encore de me faire renvoyer de la Clairière.

Les autres s'allument des cigarettes, sauf Laetitia et Gaëlle qui ne fument pas. Comme eux, je me retourne pour regarder la fin de la bataille. Le petit, par terre, a l'air inconscient. Son visage ensanglanté traîne dans la poussière. Le gagnant recule en titubant. Il rejoint un groupe de plus vieux sous le gazebo. Là-bas, il s'assoit dans un des grands fauteuils en bois. Une fille, à ses côtés, semble le remercier d'un hochement de tête.

Gaëlle coupe ma séance d'observation et m'adresse la parole :

— Alors, ça te tente-tu ?

— Hen ? Quoi ?

Viviane ricane de mon air abasourdi.

— Le party, demain ? Tu viens ?

— Quoi ? Quel party ?

Trop occupée à analyser les lieux, j'ai manqué la conversation. Gaëlle trépigne en m'expliquant :

— Chez Jennie ! Elle nous a invités à son méga party de demain soir ! Tu veux venir ?

Gaëlle pointe Jennie assise au centre du gazebo. Je connais bien cette fille exceptionnelle de 5^e secondaire. Preppies ou hippies, rappers ou skaters, chez tous, elle inspire le respect. Elle fascine tous ceux qu'elle croise. Sa manière de bouger. Sa démarche pleine d'assurance. Sa posture fière. Ses traits fins de sirène. Son regard clair qui peut à la fois dégager

bonté et dureté. Sa peau dorée, lumineuse, qui semble douce comme de la soie. Une beauté naturelle, féminine et brutale. Elle porte ses cheveux blonds attachés en queue de cheval bondissante et un anneau à la narine droite. Ses yeux soulignés au mascara bleu sont hypnotisants. Depuis peu, elle arbore un tatouage le long de son bras gauche.

Tout le monde connaît de réputation le caractère franc, direct et impulsif de Jennie. On parle aussi des partys de fous qu'elle organise ! La rumeur court qu'elle aurait gagné un combat contre deux filles larges comme des frigos. Pourtant, c'est son attitude si *cool*, son charisme inspirant et son goût du pouvoir qui font d'elle la reine de l'école.

À côté de Jennie se tient Fanny, treize ans, une copie conforme de la souveraine. Elle a les traits d'une enfant, mais le regard dur d'une adulte. Lorsqu'elle s'énerve, les gens s'écartent de son chemin. On dirait qu'elle protège Jennie, sa chef, comme un chien de garde !

Plus près de moi, Viviane s'excite à l'idée du party chez Jennie :

— Y paraît qui va avoir plein de gars du cégep ! Ça va être débile !

Les filles gloussent en imaginant ces gars plus vieux, beaux et matures. Quant à moi, je ne suis pas certaine de vouloir y aller. D'ailleurs, samedi, j'ai déjà autre chose :

— Je ne peux pas. Je soupe avec ma famille pour ma fête.

Je m'interromps aussitôt, car je sens que j'ai dit une bêtise. Viviane me regarde comme si j'étais la plus nulle des nulles :

— Ouache ! Un souper familial ! Tu peux remettre ça ! Manquer le party du siècle pour bouffer avec ses parents : c'est à chier !

Gaëlle m'implore avec ses yeux de petit chat abandonné.

Que faire ? Quoi répondre ? Dois-je inventer une excuse plus sérieuse pour éviter le party ? Mais quoi ? Je n'ai pas mille alternatives : je refuse comme une fille plate ou j'accepte comme une fille *cool*.

Peut-être que Rémi y va aussi ? Pourrais-je passer la soirée avec lui ? Ce serait l'occasion rêvée de parler longuement avec lui, comme cet été. Je pourrais essayer...

Je me lance :

— C'est clair que je peux remettre mon souper !

Gaëlle s'exclame de joie et me saute au cou !

— *Cool* !

Soudain, Rémi et Charles reviennent vers nous en nous faisant des signes :

— Les surveillants viennent de se réveiller. On se pousse ! avertit Rémi.

Nous apercevons au loin trois hommes qui sortent de la polyvalente. Viviane lance sa ci-

garett par terre et nous tire Gaëlle et moi par le bras. Nous déguerpissons à travers la foule de la Clairière qui se vide en un éclair !

Personne ne veut jouer le rôle du *stool*.

Mes pas suivent ceux de Gaëlle à la trace. Nous courons à toute vitesse vers l'autre côté de l'école. Je suis essoufflée, j'ai l'impression que je vais faire une crise d'asthme. Lorsque nous ralentissons, j'en profite pour jeter un coup d'œil vers la Clairière. Un surveillant s'affaire à aider le perdant au visage ensanglanté, le second prend des notes dans son calepin et le troisième tente de rattraper des élèves. Trop tard. La majorité s'est enfuie. Parfois, les surveillants inspectent les lieux à la recherche d'indices, mais tout porte à croire que leur intervention n'a servi à rien.

Nous nous rejoignons tous au terrain de football. Les gars, surexcités par la course folle, commentent les moindres détails du combat. Gaëlle et Laetitia multiplient les « ouache » à tous les segments dégoûtants. Viviane, elle, garde son air hautain et détaché. Quant à moi, je les écoute en reprenant mon souffle et en riant de leurs blagues. Je fais ma discrète et j'acquiesce à tout ce qu'ils disent. Je n'ose pas parler de crainte qu'ils me trouvent idiote et que je me retrouve toute seule à nouveau.

Je ne veux plus être que l'amie d'enfance de Gaëlle. Je désire avoir ma place, ne plus être un fantôme et avoir « ma » gang.

La cloche de reprise des cours sonne. Tout le monde se dirige vers la porte. En entrant dans l'école, Rémi m'interpelle :

— Alors, comme ça, tu viens au party chez Jennie ?

— Heu... oui.

— *Cool !*

Aussitôt dit, Rémi disparaît dans le couloir opposé. J'avance comme un zombie vers ma classe. Je suis sous le choc !

Rémi est content que j'aille au party ? Et s'il s'intéressait à moi ?

Je rougis à cette idée.

Tout est possible maintenant. J'irai à ce party. Je me ferai plein d'amis ! Et plus jamais je ne resterai seule à croupir dans mon coin.

ANITA, MA PROFESSEURE DE VIOLON, EST UNE FEMME DYNAMIQUE ET CHALEUREUSE. TOUTE MENUE, AVEC DE PETITS YEUX HEUREUX, ELLE POSSÈDE UN CARACTÈRE DOUX ET CONCILIANTE. JE L'ADORE ! Pourtant, aujourd'hui, je rêvasse et j'écoute ses indications à moitié. Je ne pense qu'au party de demain soir. Je me demande ce que je vais mettre, dire ou faire.

J'envisage la façon de me faire des amis !

Je sens qu'une nouvelle page du livre de ma vie s'écrit. J'ai la tête pleine de contes de fées, avec des trésors et des formules magiques. Et aucune sorcière à l'horizon. Juste un prince charmant qui peut-être m'attend...

En se retournant, Anita accroche le lutrin avec son gros ventre de femme enceinte. Je sors de mes rêveries alors que mes partitions

virevoltent jusqu'au sol. Anita s'apprête à se pencher, mais je l'en empêche.

— Je m'en occupe !

Je dépose mon violon et je ramasse les feuilles. Ceci me change les idées et me permet de reporter mon attention sur le cours et non sur le party. Anita s'assoit sur une chaise en soupirant :

— J'ai l'impression que je vais exploser ! Ça commence à être dur. Justement, Laurence, je vais devoir arrêter d'enseigner plus tôt que prévu.

— Ah oui ?

J'anticipais ce moment depuis des semaines, mais j'espérais qu'Anita resterait plus longtemps. J'ai toujours eu cette professeure et l'idée d'un remplaçant ne m'intéresse pas.

— J'en ai parlé aux autres profs. Il y a Cameron qui est disponible.

Je ne sais pas quoi répondre et Anita remarque ma déception. Elle poursuit tout de même.

— Cameron a laissé son horaire à la secrétaire. Tu pourras le regarder.

Anita a beaucoup de choses à faire avec l'arrivée de son bébé. Je ne veux pas lui causer de soucis alors j'essaie de lui sourire.

— Parfait.

Anita me fait une accolade. Son odeur fruitée me rassure. Elle me pointe la partition que je viens de replacer sur le lutrin.

— Bon, reprenons ! Tu es franchement dans la lune aujourd’hui ! Tu devras t’appliquer, sinon tu ne seras jamais prête pour le spectacle de Noël !

Je place mon instrument sur mon épaule, j’inspire et je me lance. Je focalise mon esprit sur les points noirs qui picotent les portées. Mes doigts s’activent sur le manche et mon bras droit glisse doucement l’archet sur les cordes. Ce n’est qu’en terminant le morceau que le calme envahit ma conscience.

Seul le violon m’apporte une certaine paix intérieure.

DANS L'AUTOBUS DE LA VILLE QUI NOUS MÈNE VERS NOTRE QUARTIER, ADRIEN ME FAIT DÉCROCHER DE MON NUAGE. JE VIENS DE FAIRE L'ERREUR DE MENTIONNER LE FAMEUX PARTY DE JENNIE.

— Mais tu vas pas y aller !

— Pourquoi pas ?

— C'est pas du monde fréquentable !

Adrien est fou de rage. Il me fixe comme si j'étais une idiote. Son pessimisme sinistre gâche mon enthousiasme. Au fond de moi, je fulmine.

— Je les connais pas, tu crois, continue Adrien ? J'en connais assez sur eux pour dire que c'est des caves ! Ils ont pas de limites. Ils vont t'anéantir ! Tu devrais rester loin d'eux.

Je croise les bras et tourne la tête vers la fenêtre pour ignorer Adrien. Celui-ci se tait.

Il comprend enfin que j'en ai marre de son sermon.

Tant mieux, car il m'exaspère. Serait-il jaloux parce que je ne serai jamais rejetée comme lui ? J'ai suffisamment d'angoisses personnelles. Je ne veux pas traîner en plus les peurs et l'attitude négative d'Adrien.

Nous descendons de l'autobus. Aussitôt, je prends la direction de la maison, mes écouteurs sur les oreilles. Juste avant d'appuyer sur *PLAY*, Adrien tente de s'excuser :

— Laurence, je ne voulais pas...

Trop tard. Je ne l'écoute plus. Je marche sans me retourner, sans le saluer. Je l'ignore et je m'enferme dans mon mutisme et dans ma musique.



Chose rare pour un vendredi soir : mes parents se présentent pour le souper. Mon frère n'est pas là. Il passe la fin de semaine au chalet d'un ami. Je déteste ces moments où je suis seule avec mes parents. Au moins, avec mon frère, nous faisons front commun contre l'autorité. Lui et moi avons peu de liens, mais nous restons unis par une fraternité respectueuse. J'aurais bien besoin de sa présence pour déplacer mon souper de fête. Mon père aborde justement le sujet :

— Pour le souper de demain, finalement tes grands-parents ne seront pas là. Ils ont décidé de partir plus tôt en Floride pour l'hiver.

À peine ai-je le temps d'ouvrir la bouche que ma mère s'emporte :

— Déjà ? Franchement ! Ils ne pouvaient pas attendre une journée de plus ? C'est la fête de leur petite-fille !

Mon père répond sans regarder ma mère :

— Tu sais qu'ils tolèrent de moins en moins le froid. Et l'automne est dur cette année.

— Pff ! On est au Québec !

Un silence passe avant que ma mère ne dépose sa fourchette pour reprendre :

— Ils vont à la même place en plus. Ils pourraient au moins faire le tour du monde au lieu de s'installer dans un ghetto québécois !

— Bon ! Encore une fois, toujours à critiquer les goûts de mes parents, hein ?

Mes parents peuvent se disputer sur tous les sujets possibles. Ils ont développé ce talent inouï de s'opposer systématiquement comme deux avocats du diable. Je réussis tout de même à briser cette discussion qui tourne en rond :

— C'est correct si grand-papa et grand-maman sont pas là. De toute façon, je voulais savoir si on pouvait faire le souper dimanche au lieu de samedi. Gaëlle m'a invitée à dormir chez elle pour nos fêtes. Mais faudrait que ça

soit demain soir, vu qu'il n'y a pas d'école le lendemain. Je peux ?

Ma mère soupire :

— C'est un peu à la dernière minute ! Avoir su avant, on aurait organisé le souper ce soir.

À ma grande surprise, mon père est du même avis :

— Ouais... Nous, on a des réunions le lundi matin.

Je n'en reviens pas ! Ils ne réussissent à être d'accord que pour bloquer mes plans !

— Mais là, c'est MA fête ! Et je veux aller chez Gaëlle !

Mes parents me fixent comme si j'étais une extraterrestre. Ma mère hoche la tête :

— Fâche-toi pas ! On va faire le souper dimanche.

Je m'apprête à la remercier lorsque son téléphone sonne. Ma mère se lève d'un bond et va parler dans la cuisine. Machinalement, mon père prend son cellulaire pour écouter ses messages. De mon côté, je baisse la tête sur mon propre appareil posé sur la table en espérant voir apparaître un texto. Gaëlle a promis de m'écrire pour me donner les détails du party. J'avale les dernières bouchées de mon repas en lisant la confirmation que j'attendais :

rdv samedi 17 h chez moi. À+

SAMEDI SOIR. PARTY !
BONBONS, BOISSONS GAZEUSES ET PETITS GÂTEAUX. ÉLASTIQUE, FER À FRISER ET FIXATIF. MAQUILLAGE, MODE ET MUSIQUE. UN PARFAIT RENDEZ-VOUS DE FILLES DANS LA CHAMBRE DE GAËLLE !

Je n'y avais pas mis les pieds depuis deux mois. La pièce a changé. Mon amie a couvert les murs d'une multitude de paires d'yeux découpées dans des revues. Elle a ainsi caché les fleurs qu'elle et moi avions peintes un jour de pluie. En entrant, j'ai eu un pincement au cœur en voyant la nouvelle décoration, comme si une partie de notre amitié avait disparu. Pourtant, rien d'autre ne semble différent. Surtout pas l'énergie contagieuse de Gaëlle !

Viviane et Laetitia sont là aussi. Notre programme : se préparer et se rendre ensemble chez Jennie. Quel plaisir de partager enfin des rires !

À leur côté, je me transforme en bête euphorique qui glousse comme une groupie déchaînée. Chacune de nous essaye divers vêtements pour choisir ce qu'il y a de mieux, ce qui veut dire le plus sexy possible. Moi aussi, j'ai envie d'être jolie ! Nous avons apporté des choses à échanger afin de sélectionner les meilleurs agencements. Gaëlle opte pour une robe rayée de style matelot et des escarpins jaunes. Laetitia porte une jupe en cuir très courte et un t-shirt argent à col échancré. Elle refuse farouchement de troquer ses souliers de course mauves contre d'élégantes sandales, ce qui déclenche les fous rires ! Viviane, elle, enfle des jeans noir et un tube rouge vif qui moule sa silhouette.

À mon tour d'essayage, Gaëlle me propose une de ses tenues flamboyantes. Un large sourire illumine mon visage lorsque je me regarde dans la glace. La robe émeraude, parfaite pour moi, a de fines bretelles, un décolleté en rond et une taille cintrée. Prenant exemple sur Laetitia, je m'entête à garder mes bottes plutôt que de porter des souliers chics. Viviane me prête de grands anneaux dorés ! Enfin, en revêtant ma nouvelle veste, je me trouve tout simplement canon ! Laetitia s'amuse à me friser quelques mèches tandis que Gaëlle termine de vernir mes ongles. Pendant que nous discutons, Viviane s'accoude à la fenêtre et s'allume une cigarette.

Ma transformation se poursuit alors que dans mon cœur et ma tête les émotions se bousculent. Autant je me sens bien, autant je ne peux pas oublier les inquiétudes d'Adrien. Son air hargneux et ses mots durs me reviennent à l'esprit. J'ai peur qu'il ait raison et que mon rêve de Cendrillon tourne mal. Je chasse ces idées sombres pour me concentrer sur mes objectifs : m'amuser et passer du temps avec Rémi.

Les filles et moi terminons nos préparatifs. Nous jetons un dernier coup d'œil dans le miroir et nous nous trouvons ravissantes. Nous laissons la chambre à l'envers, nous saluons le père de Gaëlle assis à sa table de travail et nous sortons dans la nuit d'automne.

Sans collants ni vestes, à part moi, nous grelottons. Alors nous nous serrons les unes contre les autres et nous marchons bras dessus bras dessous en riant comme des folles. Le bruit de nos pas sur la chaussée résonne. L'ombre de nos silhouettes s'allonge sous les réverbères. Nous avançons en ligne, prenant toute la largeur de la rue. Nous sommes flamboyantes comme des stars.

Nous sommes les reines de ce monde !



Après un long trajet en autobus pendant lequel nous avons dérangé les autres passa-

gers avec nos bavardages, nous arrivons devant une maison où la musique s'entend à des kilomètres à la ronde. Sans aucun doute, il s'agit de la résidence de Jennie.

Un frisson me traverse. J'ai si hâte de voir Rémi et de triper !

Sans hésitation, Viviane prend la tête de notre cortège. Nous la suivons en formation serrée. Pour la première fois, Laetitia semble moins sûre d'elle et Gaëlle, sans voix. Viviane entre sans frapper. Son regard devient lumineux lorsque nous avançons.

Nous montons l'escalier qui mène au salon. Là-haut, des jeunes dansent au son d'une musique assourdissante. Je reconnais peu de visages, car la majorité des gens sont plus vieux que moi. Sur les murs rose saumon défilent les portraits d'une famille rangée avec, au centre, une version sage de Jennie à différents âges. Pots-pourris, divans beiges, bibelots clinquants et œufs de Fabergé détonnent avec l'ambiance festive mêlée d'alcool, de sueur et d'hormones.

Gaëlle tient la manche de mon manteau et nous suivons les autres filles dans la cuisine. Là-bas, il y a deux fois plus de monde ! Des bouteilles remplissent les comptoirs et la porte-patio grande ouverte laisse passer un va-et-vient constant. Dans la salle à manger, quatre gars jouent au poker entre des boîtes de pizza.

Soudain, Jennie fait irruption dans la pièce. Elle s'avance à toute allure pour se jeter sur un des joueurs de cartes, celui qui porte une casquette noire et des tatouages sur les bras. Elle s'assoit sur ses genoux et s'esclaffe à gorge déployée en exposant son large décolleté. Sa chevelure détachée, parsemée de brillants, flotte sur ses épaules et autour d'elle. Mon allure me paraît tellement quelconque, mes cheveux banals et ma présence tout à fait insignifiante ! Alors que Jennie est resplendissante, éblouissante ! Beaucoup plus belle que moi et plus jolie que toutes les filles réunies ici !

Alors que je l'observe, Jennie se retourne. Elle saute de joie en nous rejoignant :

— Génial ! Vous êtes là !

Jennie nous fait la bise, même à moi, comme si nous étions copines depuis toujours. Elle trépigne sur place en nous poussant vers la table pour nous présenter aux gars.

— Voici les filles dont je vous parlais : Viviane, Laetitia, Gaëlle et Laurence.

Je suis sous le choc. Jennie connaît mon nom ! Celle-ci me prend par les épaules. Elle nous regroupe en caucus comme des joueurs de football et nous chuchote :

— Alors eux, c'est Paco, Jay, Seb et Sam, le frère de Paco. Et Paco, c'est mon ex. C'est pas touche, hein !

Quand même, Jennie fronce les sourcils un instant. Et aussitôt, elle nous fait un clin d'œil et reprend son air amusé et ses ricanements. Je reconnais bien Seb, le costaud qui a planté le petit dans la Clairière. Jay, c'est un gars de 4^e secondaire toujours assis dans le bureau des surveillants. Le dernier, Sam, que je n'ai jamais vu, semble plus jeune que les autres. Il ressemble à Paco, son frère, mais avec des lunettes et sans chapeau.

Jennie se tourne soudain vers moi :

— Alors, il y en a un qui te plaît ? Sam, là, il est vraiment cute, hein ?

— Heu...

— Ah ! Fais pas cet air-là Laurie !

Me voilà avec un nouveau surnom ! Pas Lolo pour me ridiculiser ou Lau comme un bébé. Laurie ! Ça fait chic venant de Jennie. La nouvelle moi, Laurie, qui prend vie !

Jennie s'adresse à nous quatre :

— Alors, les filles, faites comme chez vous. Amusez-vous !

Elle me fait un clin d'œil. Au même moment, Fanny et une autre fille arrivent dans la cuisine. Jennie se remet aussitôt à crier :

— Fanny ! Camille ! Merde, il était temps !

Les trois amies hurlent, s'enlacent et sautillent de joie. Pendant ce temps, Viviane, Laetitia, Gaëlle et moi trouvons des bières et nous trinquons ensemble. Viviane et Gaëlle se

mêlent à la discussion de Jennie, Camille et Fanny, mais Laetitia et moi, plus en retrait, restons plantées à écouter le brouhaha.

C'est mon premier party et je ne sais pas quoi faire. Je regarde à gauche et à droite, souriante et intriguée. J'entends Gaëlle parler de son voyage en Asie. Jennie l'écoute avec attention. Elle multiplie les wow ! et les ah ! d'étonnement. J'apprends alors que la reine rêve de faire le tour du monde. Elle veut commencer par la France où vivent sa tante et ses cousins préférés, puis voir l'Espagne et l'Italie, faire un détour en Afrique du Nord et aller vers l'est, en Asie ! Elle me paraît moins superficielle que ce qu'on raconte.

Jennie lève alors sa bière :

— Buons aux rêves et aux voyages !

Toutes les filles lui répondent en levant aussi leur bouteille. Vite, je m'avance pour trinquer avec elles. Ma dernière gorgée passe difficilement. À peine ai-je déposé ma bouteille vide que Viviane m'en tend une autre et me tire par le bras :

— On va danser !

Je me laisse emporter par Viviane. Gaëlle et Laetitia nous suivent au salon. Ensemble, nous accaparons le milieu de la pièce. Nous dansons en rond sur le tapis décoré d'anges et nous hurlons à tue-tête les paroles des chansons.

Nous nous éclatons !

Je tourne sur moi-même. Je chante à m'en crever les poumons. Je ris si fort que mes abdominaux me brûlent le ventre. Pendant un moment, j'ai l'impression de connaître les filles depuis toujours. Nous sommes sur la même longueur d'ondes.

Viviane s'éloigne du groupe en criant :

— Je vais chercher d'autres bières !

— Attends, je viens avec toi !

Gaëlle s'en va aussi. Laetitia s'affale avec moi sur un divan. Enivrée par toute l'action, j'enlève ma veste. Je rêve à l'idée de boire un verre d'eau pour me désaltérer lorsque Laetitia se met à faire des signes de bras :

— Hé ! Les gars ! Ici !

Je me retourne et j'aperçois Charles et Rémi qui font leur entrée. Ils montent l'escalier au ralenti, les yeux mi-clos et la démarche pesante. Dès qu'ils nous voient, ils s'avancent vers nous. Laetitia se lève pour leur faire la bise. Moi, figée, je reste assise. Rémi se penche vers moi et m'embrasse sur les deux joues.

Je fonds !

— Salut. Ça va, demande-t-il ?

— Salut Rémi. Ouais, ça va !

L'engourdissement de l'alcool a fait disparaître ma gêne et l'effet euphorique de la danse m'a détendue. Je me déplace sur le côté pour inviter Rémi à s'asseoir entre Laetitia et moi. Aussitôt assis, Rémi se penche vers moi pour discuter :

— Ça fait longtemps que vous êtes arrivées ?

— Pas tant que ça.

— Vous êtes venue avec Gaëlle ?

— Ouais ! Et Viviane. Elles sont parties chercher à boire dans la cuisine.

Alors que Charles s'installe aux pieds de Laetitia, Rémi ouvre son sac à dos posé par terre et sort une caisse de bières.

— Mais on en a de la bière !

Rémi en offre une à Laetitia et une à Charles. Puis à moi :

— T'en veux une ?

— Oui. Merci.

Il débouche une bouteille ruisselante puis la dépose sur ma cuisse découverte. Soudain, je sens ma robe trop courte et le regard de Rémi posé sur mes jambes nues. Le froid sur ma peau me fait frissonner. Je me hâte d'empoigner la bière en frôlant les doigts de Rémi.

Une seconde d'effleurement.

Une seconde au paradis.

Il reprend sa main et ouvre une bouteille. Et moi, j'avale une longue gorgée pour me calmer. Je m'enfonce dans le divan. Personne ne me fera bouger tant que Rémi sera à mes côtés ! J'adore être seule avec lui. Les paroles sortent de ma bouche sans que je réfléchisse, sans me questionner sur ce que les autres peuvent penser.

Rémi et moi discutons de musique. Je l'écoute, lui réponds, le fais rire ! Je fixe ses

lèvres qui s'ouvrent et qui se ferment. J'ai envie de l'embrasser, mais je retiens mes pulsions.

Il me raconte ce qu'il a vu lors d'un spectacle :

— C'était génial ! Il y a eu un rappel intense à la fin. Il y avait une fille qui a fait un super solo de violon. T'aimerais ça, jouer du violon dans un groupe rock ?

— Ça serait *cool* !

En fait, je n'ai jamais pensé à cette option, mais pour ce soir, je suis prête à envisager bien des choses ! Je finis ma bière et Rémi m'en donne une autre. Il continue à me parler et moi à boire ses paroles.

Boire...

J'ai tellement bu en si peu de temps que je ne sais plus où j'en suis ! J'ai une envie pressante d'aller à la salle de bain.

Je me lève d'un bond et je fais signe à Rémi de rester là :

— Bouge pas ! Je reviens tout de suite ! Faut juste que j'aille aux toilettes.

— À tout de suite !

Je disparaissais à travers la foule en me concentrant pour ne pas chanceler. J'atteins la cuisine. Aucune tête connue. Il n'y a que Jennie plongée au cœur d'une discussion enflammée. Je n'ose pas l'interrompre. Je pars donc seule explorer sa maison.

Vite ! J'ai peur que Rémi quitte le divan ! J'ouvre une première porte au fond du cou-

loir. Un placard ! J'essaie la suivante. Celle-ci débouche sur une chambre, assurément celle des parents de Jennie. Les cadres hideux et le couvre-lit fleuri ne mentent pas ! Dans la pénombre, je distingue une fille et un gars couchés l'un sur l'autre. Ils s'embrassent et se caressent sous les vêtements. Ils sont dans leur bulle et ils ne me voient pas.

Je reconnais alors Paco, l'ex de Jennie, et... Viviane !

Vite, je recule et referme la porte derrière moi. Au même moment, une autre porte s'ouvre. Sam en sort. Il s'avance vers moi.

— Salut...

Je lui coupe la parole :

— C'est la salle de bain ?

— Heu... Ouais !

Je pousse Sam pour entrer dans les toilettes. Je m'enferme et je me dépêche. Deux minutes plus tard, la vessie soulagée, je suis de retour dans le salon.

Rémi est là et garde ma place !

— Ça va ? T'as un drôle d'air !

Il me tend ma bière. Je la prends en m'asseyant.

J'ai vu quelque chose... Et je me demande quoi faire.

— T'as vu un fantôme ?

Je plonge mon regard dans le sien. Il me fait tout oublier. Je ne sais plus où sont les autres ni

l'heure qu'il est. Rien au monde n'est important, sauf Rémi et moi.

Jusqu'à ce que je reconnaisse un visage dans la foule :

— Merde ! Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Qui ça ?

Rémi suit mon regard. Là-bas, entouré de gens plus âgés, se trouve Ludo.

— Mon frère est ici !

— Ah ouais... C'est pas bon ?

— Non ! Faut pas qu'il me voie.

Aussitôt, Rémi se lève.

— Viens !

Rémi me tend sa main. Je la saisis et il m'aide à me tenir debout. Nous ramassons manteaux et bières, et nous nous faufile vers l'escalier. Rémi ouvre les pans de sa veste pour me cacher. Je penche la tête et me dissimule derrière lui.

Sans que personne ne nous voie, nous nous retrouvons dehors sur le palier. En avançant, je gaffe, je manque une marche et je trébuche. Par chance, Rémi est là pour me rattraper. Il m'attire par la main et nous nous assoyons sur la bordure asphaltée. Je tire le bas de ma robe pour tenter sans succès de couvrir mes cuisses.

— Mon frère avait dit qu'il passait la fin de semaine au chalet d'un ami...

Je sens que Rémi m'observe. Je n'ose pas le regarder directement. Maladroite, je dis n'importe quoi :

— Il faisait vraiment chaud en dedans !

Je me tourne vers lui. Il me fixe avec un large sourire. J'ai du mal à le déchiffrer. Alors, je continue bêtement :

— Ça fait du bien, prendre l'air...

Il acquiesce. Je ferme les yeux une minute pour me concentrer sur le vent. Je l'entends qui souffle sur les quelques feuilles encore accrochées aux arbres. Il s'infiltré dans mes cheveux et sous le tissu de mes vêtements.

Je relève enfin les paupières pour constater que Rémi fixe ma poitrine. Lorsque son regard revient au mien, son visage s'empourpre. Sa gêne est contagieuse.

J'ai envie de rire pour rien et de lui sauter dans les bras.

Est-ce qu'il ressent le même désir ?

J'ai l'impression qu'il s'avance vers moi...

Est-ce une hallucination ?

Quelque chose pétille dans mon ventre quand j' imagine ses lèvres collées aux miennes.

Je crois que je n'hallucine pas...

Le visage de Rémi s'approche du mien. Lentement. Un mouvement quasi imperceptible. Soudain, le contact se fait ! Nos bouches se rencontrent... Une lumière...

Des lumières vives et colorées clignent dans mes yeux.

Je relève la tête. Un véhicule de police s'avance dans la rue avec ses gyrophares allumés.

Nous nous levons d'un bond. Rémi me pointe la haie de cèdres en arrière.

— Cache-toi. Faut pas qu'ils t'arrêtent ! Fous le camp quand la voie sera libre !

Sans hésiter, j'acquiesce et je pars me faufiler dans la végétation. Entre-temps, Rémi retourne dans la maison pour sonner l'alerte.

Bien camouflée dans les buissons, je vois tout ce qui se passe. Une deuxième voiture arrive et roule sur le gazon. Les policiers descendent des véhicules et entrent chez Jennie. J'entends des cris. Les gens fuient dans la rue. Je vois Ludo embarquer dans une auto. Soudain, j'aperçois Laetitia, le regard vide, qui tourne sur elle-même. Je jette un coup d'œil aux alentours : aucun agent de police.

Je m'élance. J'agrippe la main de Laetitia et je la tire pour l'entraîner à courir. Elle trébuche dans un nid-de-poule. Je dois ralentir pour qu'elle reprenne son équilibre. Laetitia retrouve son instinct de joueuse de soccer et se met enfin à courir. Nous adoptons un bon rythme. Nous filons ensemble dans la rue tandis que les lumières des gyrophares disparaissent.

Je sens à peine l'air sur ma peau ou le bruit de mes pieds sur l'asphalte. Je plane. Légère comme un oiseau. Tout va bien.

Après plusieurs minutes de sprint, nous nous arrêtons dans un parc. Je ne pense qu'à

Rémi, qu'à ma hâte de le revoir et de raconter ma soirée à Gaëlle...

Gaëlle !

— Laetitia ! Tu sais où est Gaëlle ?

— Je crois qu'elle s'est sauvée avec les gars.

Par la cour arrière.

— J'espère qu'ils ne se feront pas arrêter.

Laetitia soupire de soulagement :

— Une chance que je suis près de chez moi. Toi, tu prends le bus pour retourner chez Gaëlle ?

— Non. Je vais chez moi. Je n'habite pas loin moi aussi.

Mon estomac se tord à l'idée de devoir rentrer à la maison à cette heure tardive, mais je n'ai plus le choix. Je n'ose pas me rendre chez Gaëlle sans elle.

Nous nous arrêtons au coin d'une rue où nos routes se séparent. Avant de partir, Laetitia me demande si je vais bien.

— Oui, très bien !

Malgré mes étourdissements, je souris, car je me remémore mon moment intime avec Rémi. Son air gêné, ses yeux plongés dans les miens.

Mon bonheur m'imprègne le cœur jusqu'à ce que j'arrive chez moi.

ILS ÉTAIENT LÀ DEPUIS LONGTEMPS. MON PÈRE, APPUYÉ À LA FENÊTRE, ET MA MÈRE, ASSISE SUR LE DIVAN. ILS ATTENDAIENT D'AVOIR DES NOUVELLES, DE SAVOIR OÙ J'ÉTAIS.

— C'est à cette heure-là que tu rentres !

Mon père a crié dès que j'ai ouvert la porte. Il me bloque le passage alors que je délace mes bottes en tâchant de ne pas basculer en arrière.

Ma mère se lève :

— Tu dis que tu couches chez Gaëlle, mais tu ne passes même pas la soirée là-bas. Et maintenant, tu es ici ! C'est quoi, cette histoire ?

Mon père poursuit :

— Tu penses qu'on te paie un cellulaire pourquoi ?

Je tente de rétorquer, mais on ne m'en laisse pas le temps :

— J'ai oublié...

Mon père s'approche de moi et me renifle.

— Tu sens la bière ! T'as bu !

Je le repousse.

— Mais non !

Ma mère n'en revient pas et me pointe du doigt comme une maîtresse d'école :

— Laurence ! Tu crois qu'on a envie maintenant de te préparer un souper de fête ?

— Tu ne le mérites pas, continue mon père.

J'en ai marre de mes parents bouchés ! Sur-tout que la pièce se met alors à tourner.

Je laisse mes parents dans leur colère et je cours à la salle de bain. Je vomis toutes mes tripes, toutes les bières, toutes les émotions tout ce tourbillon que j'aimerais extérioriser.

Toute ma frustration finit dans la toilette.

Je me nettoie et je vais me coucher.

Mes parents ne viennent pas me voir. Ils m'ont jugée et ont choisi ma sentence. Et il n'y aura pas d'appel : je suis une mauvaise fille ! Je ne les mérite pas !

Pourtant, j'entends encore leur voix. Ma désobéissance anime une nouvelle chicane entre eux. Ma mère trouve mon père trop mou. Mon père critique le ton de ma mère. Le débat infernal se prolonge longtemps dans la nuit.

Pour une fois, je m'en fous.

Quand je ferme les yeux, je vois Rémi qui m'embrasse.

« *La vie ne vaut d'être vécue sans amour.* »

QUAND J'ÉTAIS ENFANT, LA CHANSON DE SERGE GAINSBOURG *LA JAVANAISE* JOUAIT TOUT LE TEMPS À LA MAISON. C'ÉTAIT LA PRÉFÉRÉE DE MES PARENTS. Les dimanches, mon père et ma mère se levaient tôt, écoutaient de la musique en valsant et préparaient des gaufres aux fruits et à la crème fouettée. Ils travaillaient en symbiose, l'un cassant les œufs et l'autre mélangeant la pâte. Ils tournaient en rond, se taquinaient, se cajolaient.

Que reste-t-il maintenant de cet amour ?

Ce dimanche matin, mes parents ne me parlent pas et eux ne se parlent plus. C'est le royaume du mépris total. Je mange vite pour retourner à ma vie inutile dans ma chambre.

Je me sens mal. Ma tête va exploser !

Mon bonheur avec Rémi semble lointain, comme des sensations expérimentées dans un rêve. J'ai peur que les souvenirs s'effacent. Alors je pense au moment où je le reverrai. À ce que je voudrais lui dire...

Soudain, mon téléphone sonne. Je m'empresse de répondre de peur que mes parents l'entendent et qu'ils me le confisquent.

— Allô ?

— LAAAUUU ! Tu devineras jamais !

Gaëlle, hystérique, se lance dans un long charabia. Je dois la ralentir pour comprendre :

— Va pas trop vite !

Gaëlle modère l'ardeur de son débit et m'annonce qu'elle a un chum ! Quelle surprise ! J'ai officiellement manqué des bouts du party en restant avec Rémi !

— Pour vrai ? C'est qui ? Je le connais ?

— C'est Rémi !

Mes oreilles sifflent.

— Quoi !

Impossible ! Rémi m'a embrassée hier ! Je dois contenir ma rage pour ne pas crier :

— Quoi ? Comment ?

Mon cœur s'étirole alors que Gaëlle récite son aventure :

— Quand la police est arrivée, on a pris la fuite par la cour. On a sauté des clôtures et on a couru tellement longtemps ! On est allés chez Charles. On s'est infiltrés par la fenêtre

du sous-sol. Pis là, Rémi et moi, on a dormi ensemble sur le divan. On s'est embrassés toute la nuit. C'était fou !

Elle n'a pas le droit ! Et comment Rémi peut-il me faire ça ?

— Tu ne peux pas Gaëlle ! Pas Rémi !

— Quoi ? Pourquoi pas ? Tu capotes à matin !

Je ne veux pas admettre les vraies raisons. C'est trop humiliant d'avoir pensé que Rémi s'intéressait à moi. Alors, je mens :

— C'est un con ! Il a des airs de bon gars, mais c'est un salaud. Hier soir, je l'ai vu embrasser une fille !

Au moins, c'est la vérité : Rémi en a bel et bien embrassé une autre. Gaëlle n'a pas besoin de savoir que c'est moi. Mon amie n'est pas du tout contente de mon honnêteté :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je les ai vus, c'est tout !

— N'importe quoi ! C'était sûrement un autre gars. Il y avait pas mal de monde.

— Je suis certaine !

— Comment tu peux l'être ? T'étais tellement saoule !

— Pas tant que ça !

— Vivi t'a vu marcher tout croche. Tout le monde pensait que t'allais tomber dans les pommes tellement t'avais bu.

— Tu racontes n'importe quoi. Fais-moi confiance. C'était Rémi avec une autre fille !

Gaëlle ne dit plus rien pendant un instant. Puis elle reprend avec un ton hargneux :

— Tu serais pas jalouse par hasard ?

— Quoi ?

— Ben oui ! Rémi te plaît et tu veux juste me faire du mal pour que je le laisse. C'est ça, hein ? T'es jalouse parce que t'as pas de chum, pis qu'aucun gars s'intéresse à toi !

Insultée, je n'ai plus aucun contrôle.

— Tu me traites de menteuse ? Toi, Miss bullshiteuse, qui racontes à tout le monde que son voyage en Asie était merveilleux ? Tu mens comme tu respirez, Gaëlle !

— Mêle-toi de tes affaires ! J'ai pas besoin d'une amie « je-sais-tout » pour me faire la morale !

— Pas de problème ! Je peux faire ma vie sans une menteuse compulsive !

— Pff ! J'ai hâte de voir ça. Retourne donc toute seule pleurnicher dans ton coin !

Gaëlle raccroche après avoir promis de brûler le bracelet que je lui ai offert à sa fête. Je n'ai pas eu le temps de répliquer.

Le feu me sort des oreilles. Je tente de me calmer en respirant par le nez, mais cette fois, la haine me monte à la tête.

Je déteste Gaëlle du fond du cœur !

Pourquoi a-t-elle choisi Rémi ? C'était le seul qui me portait un minimum d'attention. J'ai envie de me cacher dans un trou et d'y

rester quand tout aura disparu, quand tout le monde aura eu le temps de m'oublier. Je ne veux plus retourner à l'école, ne plus voir Rémi, plus jamais. Je me sens incapable d'affronter la honte d'avoir cru qu'il m'aimait.



Toute la journée, couchée sur le dos, je repense au party. Je ressasse chaque instant et chaque minute. Mon cœur se contracte quand je revois Rémi qui me fixe et moi, pâmée, qui fonds comme une idiote. Hier, il était ma raison pour me lever le matin et, maintenant, j'ai envie de l'égorger. Je le déteste. Je me sens humiliée.

Mon dimanche sans repas de fête disparaît dans la déprime. Je pratique mon violon, j'expédie mes devoirs et j'écoute un peu de musique. Le soir, je réalise enfin que c'est officiel : Gaëlle n'est plus mon amie.

Retour à la case départ dans mon monde solitaire.

513 JOURS AVANT LA FIN DU SECONDAIRE.
 JE VEUX FUIR L'HUMILIATION DE
 CROISER GAËLLE ET RÉMI. En traî-
 nant les pieds vers la polyvalente, je cherche
 une cachette où disparaître. Une cabine de toi-
 lette ? La rangée des livres de science à la bi-
 bliothèque ? Les coulisses de l'auditorium ?
 Où pourrais-je attendre en étouffant mon dé-
 sespoir avant le début des cours ?

Devant la porte de l'école, je rencontre Jen-
 nie. Elle s'arrête aussitôt :

— Hé ! C'est la belle Laurie !

J'enlève mes écouteurs et je la salue :

— Salut Jennie. Ça va ?

Toujours radieuse, Jennie s'allume une
 cigarette :

— Super. Toi, t'as l'air vedge.

— Juste fatiguée.

— Tu t'es pas remise du party ?

— Ouan... Mais toi, t'as pas eu de problèmes avec la police ?

— Bof, ils finissent toujours par débarquer.

— Et tes parents, ils ne disent rien ?

— Ils sont pas souvent là...

Jennie marque une pause en aspirant une bouffée. Pendant un instant, son esprit semble quitter son corps. Elle reste perdue dans ses pensées assez longtemps pour envisager de m'en aller. Soudain, elle revient à elle :

— Tu viens dans la Clairière avec moi ?

Jennie me tend sa main libre. Je la prends et me laisse guider. Je me promène main dans la main avec la reine de l'école.

Impossible de cacher ma stupéfaction.

Nous nous rendons au gazebo où se trouvent déjà Fanny, Camille, Paco, Jay et Seb. Je m'assois à la droite de Jennie en souriant aux autres. Ceux-ci ne posent pas de questions. Ils se présentent à moi, cette fois-ci plus officiellement. J'apprends que le vrai nom de Paco est Pascal, qu'il a doublé un niveau et qu'il a dix-huit ans. Son meilleur ami est Jay (Jérôme). Sous ces airs de bum qui vend du pot, je découvre que Jay est le plus drôle du groupe. Camille, filiforme et délicate, sort par intermittence depuis trois ans avec Seb (Sébastien), le batailleur. Tous les deux sont en 4^e secondaire. Enfin, il y a

Fanny, la brunette arrogante qui me dévisage sans arrêt.

Alors que je m'esclaffe devant une pitre-rie de Jay, j'aperçois la gang de Gaëlle. Celle-ci, accrochée à Rémi, est toute surprise de me voir là. Laetitia et Charles semblent tout aussi étonnés. Viviane, sûrement jalouse, est rouge de colère. Celle-là, la dernière fois que je l'ai vue, elle se trouvait dans les bras de Paco, l'ex de Jennie...

Une sensation de victoire monte en moi. Même si je détourne la tête lorsque Rémi embrasse Gaëlle, je sens que les choses ne seront plus jamais comme avant.

LES GENS DISPARAISSENT AU FUR ET À MESURE QUE NOUS APPROCHONS. C'EST ÉTRANGE.

LJ'ai passé les deux dernières semaines avec Jennie et sa gang. Nous rions des travers des autres élèves et nous nous plaignons tout le temps. Pendant les pauses, nous nous retrouvons pour parler et échanger des messages. Nous paressons à la Clairière ou bien nous prenons d'assaut les toilettes. Dans ces cas-là, nous expulsons ceux qui s'y trouvent et nous barrons la porte pour empêcher l'accès aux intrus. Parfois, nous séchons l'école pour aller au parc et fumer un joint. Nous ne revenons que pour assister aux cours moins plates, comme les arts plastiques, la musique ou l'éducation physique.

Depuis aujourd'hui, Fanny a cessé de me fixer avec ses yeux d'assassin. Enfin !

Ce jour-là, à l'heure du dîner, nous allons à la cafétéria, car il fait trop froid pour manger à l'extérieur. Nous y rejoignons le groupe habituel, soit Fanny, Camille, Jay, Paco et Seb. Les seules places libres se trouvent à proximité de Viviane, Charles et Laetitia. Et de Gaëlle et Rémi qui se frenchent sans arrêt !

En m'asoyant, je fixe Rémi. Nous avons un échange rapide, mais suffisant pour que je perçoive son air désolé. Je sais que je n'ai pas rêvé, que Rémi m'a bien embrassée. Je sais aussi qu'il n'y aura jamais de suite à ce baiser.

Pourquoi a-t-il fait ça ?

Pourquoi a-t-il choisi Gaëlle plutôt que moi ?

Rémi détourne la tête. Gaëlle se penche, vole un de ses écouteurs d'iPod et le colle à son oreille. Ils écoutent la musique en fermant les yeux.

Je ne supporte pas ce conflit entre Gaëlle et moi. Même si les jours d'école s'écoulent plus vite en compagnie de Jennie, l'envie de fuir la présence de Gaëlle, de rentrer me cacher dans ma garde-robe et d'engloutir une boîte de biscuits semble toujours plus intéressante. Je tente donc de l'ignorer en écoutant Jennie raconter sa vie.

Par chance, Jennie et Fanny sont des filles amusantes. Depuis hier, le gag du moment consiste à imiter les adultes de l'école. À mon

tour, je fais rire toute la table des *cools* en mimant la cantinière qui sert un ragoût visqueux. Les gens se retournent pour me voir et pour connaître l'identité de celle qui réussit à divertir la reine des reines.

Pour une fois, c'est moi qu'on regarde.

Faute d'avoir Rémi, j'aurai tous les autres !

Soudain, j'interromps mon envolée théâtrale lorsque je remarque Adrien assis au loin. Seul à sa table, il me scrute en fronçant les sourcils.

Près de moi, Fanny m'interroge :

— Qu'est-ce que tu fixes ?

— Rien !

Ma réponse expéditive ne convainc pas Fanny, la fouine. Elle tend le cou pour essayer de suivre le chemin de mon regard.

— Oh ! Tu matais Adrien, le moron !

Fanny parle si fort que toute la tribu se tourne vers Adrien. Remarquant les nombreux regards braqués sur lui, il se lève d'un bond et quitte la cafétéria en laissant derrière lui son repas.

— C'est ton nouveau chum ? s'enquiert Fanny pour rire de moi.

— Ben non !

Fière de son coup, Fanny continue à se moquer de moi et tout le monde enchaîne en ricanant.

— La petite Laurie est en amour avec le roi des morons !

Jennie ne rit pas. Elle ne fait que me fixer avec un sourire en coin. Ceci me fait l'effet d'une douche glacée. Je ne peux pas avouer que je connais bien Adrien. Les autres me ridiculiseraient. Seule Gaëlle sait que je suis mes cours à la même école de musique que lui, mais elle ignore qu'il est aussi mon ami.

Je dois répondre avant de m'enfoncer. Je rétorque violemment à l'accusation :

— Je vois pas qui t'appelle la petite. Ici, c'est toi la gamine de secondaire deux !

C'est au tour de Fanny de figer. Persuadée de ne plus avoir ma place à cette table, je m'apprête à partir, mais Jennie s'esclaffe :

— Ouan Fanny ! Fais attention de ne pas écœurer Laurie !

Jennie me fait un clin d'œil et change de sujet. Elle se met à parler de ses projets pour cet hiver : sorties, fêtes, spectacles. Les autres boivent ses paroles. Moi, je ne l'écoute pas. Je savoure ma nouvelle victoire.

J'aime être à cette table, ne pas errer dans l'école, ne pas croupir seule dans un coin.

Ça me donne l'impression d'exister.

JE ME RENDS SEULE À L'ÉCOLE DE MUSIQUE. ADRIEN NE M'ATTEND PLUS. J'AI UN PINCEMENT AU CŒUR EN REPENSANT À CE QUI S'EST PASSÉ PLUS TÔT, À LA CAFÉTÉRIA. IL DOIT M'EN VOULOIR.

Dans le local de pratique, je sors mon violon. Je place mon instrument sur mon épaule et j'entame mes gammes. Je me concentre pour ne pas laisser paraître la mauvaise humeur qui me poursuit. Je tourne les pages de mon cahier et je choisis le morceau le plus difficile.

J'inspire et je me lance.

Je me défoule sur mon instrument pour oublier la déception, les pincements au ventre, Gaëlle et Rémi... Tout s'enchaîne à merveille. Les notes me transportent. Pendant un instant, mes angoisses s'évanouissent. Justesse, position, coups d'archet. Je m'envole si vite dans

mon nuage de musique qu'Anita peine à me suivre au piano.

Au moment où la leçon se termine, v'lan, tout revient comme une claque au visage.

C'était mon dernier cours avec Anita.

Je dois choisir un nouveau professeur, mais je n'en ai pas envie. Je remets cette tâche à plus tard.

En sortant, je croise Adrien sous le portique. Comme nous ne pouvons pas nous éviter, nous marchons ensemble jusqu'à l'arrêt d'autobus. Il semble amer, rancunier.

Il me déteste sûrement.

— Alors, tu t'amuses avec Jennie, la reine de l'école et ses brebis ? lance-t-il.

— T'as pas rapport.

Ses regards sombres de côté, son ton de reproche et sa manie de critiquer m'irritent. Je veux qu'il se taise, mais il continue à cracher sa colère :

— Ils se pensent meilleurs que tout le monde, mais ils sont minables.

— Ils ont des qualités aussi, comme tout le monde !

— Ah oui ? C'est vrai ! Tu les connais bien maintenant, c'est ça ?

Je refuse de répondre à cette question, car en fait, il a raison. Je ne les connais pas assez pour prendre ainsi leur défense. Pourtant, comme j'ai l'impression d'être une des leurs,

je ne supporte pas qu'on les traîne dans la boue.

Je détourne la tête et je tente d'ignorer Adrien. Un long silence s'écoule avant qu'il ne se remette à parler :

— Je pars, dit-il.

— Quoi ?

— Je m'en vais en Gaspésie.

— Ton père a dit oui ?

— Pour une période d'essai.

— Tu pars quand ?

— Demain.

— Mais l'école ? Et le violon ?

— Tout est organisé.

Je n'ose plus rien dire. Au moment de nous séparer au coin de la rue, je le regarde comme je ne l'ai pas fait depuis plusieurs mois. Je remarque ses traits creusés et les cernes de fatigue sous ses yeux. Il a maigri. Il est plus pâle qu'avant.

— J'espère vraiment que tu vas aimer la Gaspésie.

— Je suis sûr que oui. Fais attention à toi.

Adrien ose un léger mouvement vers moi. Je ne bouge pas. Alors, il s'approche.

Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, nous nous faisons l'accolade. Juste quelques secondes de proximité pendant lesquelles nos deux cœurs vides se rencontrent. Nous nous regardons, les lèvres scellées, inca-

pables d'exprimer la déception réelle que nous éprouvons devant cette séparation.

Pourquoi est-ce seulement au moment d'un départ qu'on remarque notre attachement à une personne ? Pourquoi nos liens ne deviennent-ils visibles qu'aujourd'hui alors que tout prend fin ?

J'ai le sentiment que plus jamais je ne reverrai Adrien.

Je rentre chez moi avec une boule dans la gorge et les larmes aux yeux.

Adrien s'en va.

Je n'ai plus personne qui compte.

Plus du tout.

GRIS ET NOIR.
UN VOILE SOMBRE COUVRE MA VUE. IL N'Y A PLUS AUCUNE COULEUR VISIBLE. PAS DE JOIE NI DE BONHEUR RÉEL. MA TÊTE FLOTTE DANS LE VIDE, DANS UN FLOU OÙ PLUS RIEN NE SEMBLE IMPORTANT, PAS MÊME LE VIOLON.

Mon nouveau professeur de musique, Cameron, me reproche de ne pas m'appliquer. Ses soupirs répétés me stressent. J'essaie vraiment de suivre le rythme et de me donner de l'énergie, mais impossible de cacher mon retard. Je n'ai pas pratiqué.

Cameron me guide dans l'interprétation du *Presto*, le troisième mouvement de l'été de Vivaldi. Je joue, mais mon esprit vagabonde. Mon archet et mes vibratos deviennent mous. Les notes sonnent faux. J'oublie les dièses et je saute des portées. À chaque arrêt, avant de

me relancer, je jette un coup d'œil à l'horloge. Le temps s'allonge et les aiguilles reculent. Je poursuis ma répétition, sans grande conviction, et je massacre à nouveau la musique.

Ma confusion perdure encore une heure. Enfin, après un dernier long soupir de Cameron, je peux quitter ce supplice.

Sans Anita, le violon est devenu un calvaire. Je pense à arrêter mes cours. La musique ne m'apaise pas comme avant et il ne reste que la douleur de l'effort. En plus, Adrien est parti. Il m'a remis une note à l'école ce matin. Je garde le petit bout de papier dans ma poche.

Il m'a écrit : « Chère Laurence. Je suis désolé d'avoir été bête avec toi. Tu étais la seule amie que j'avais. Au revoir. Adrien. »

Passer mes journées avec la gang à Jennie n'est qu'un baume temporaire à mes soucis. Aucun d'eux n'est vraiment mon ami.

Adrien.

La seule bouée qui me restait a disparu au large.

Il n'y a plus rien pour moi à l'horizon.

Pas même le violon.



L'habituel frisson de tristesse m'envahit lorsque je rentre à la maison. Je monte dans ma chambre après m'être empiffrée de bis-

cuits. N'ayant rien d'autre à faire, je sors mon violon. Je pense aux conseils de Cameron et d'Anita. Je me concentre sur les indications ajoutées à la mine sur mes partitions. J'essaie de me laisser porter, de retrouver l'état zen de la musique.

Pousse. Pousse. Tire...

Un enchaînement ardu freine mon élan. Je me reprends : une, deux, trois fois. La même fausse note à mes oreilles. J'examine la partition et je remarque le si bémol. Je corrige mon erreur, mais encore une fois, je joue faux. Arg !

Je me sens lasse. Je ne veux plus me forcer. Je m'avoue vaincue.

Je m'écrase sur mon lit. Par mégarde, j'accroche mon violon qui tombe durement sur le sol en résonnant.

Je m'en fous ! Je voudrais le briser, qu'il meure en explosant.

Je mets mon vieux lecteur CD en marche.

Il pige une chanson au hasard : *Je joue de la guitare** :

*La solitude parfois est immense
Tout plutôt que d'être ce passant qui traverse le
temps
De temps en temps*

* *Je joue de la guitare*, de Jean Leloup, de l'album *Les Fourmis*, Audiogram, 1998.

La chanson me fait penser au cours de français et, surtout, elle me rappelle le poème que je dois écrire pour ma présentation orale. J'ai mal au ventre.

*Alors je pars à la dérive
Mon lit est un navire
Un atelier où je vais pour l'éternité
Voyageur d'un instant présent*

Je refuse d'écrire un poème. Mon prof s'en rendrait-il compte si je copiais la chanson de Jean Leloup ? Je devrai malgré tout le réciter devant la classe.

J'ai envie de crier tellement y penser me donne mal au ventre !

Comment survivre encore à **497** jours d'école ?

*Je ne sais pourquoi je suis si triste
J'aimerais appeler quelqu'un, mais qui, Dieu...
Je me sens seul
Viens, je viens, tout m'isole.*

Plus rien n'a de sens. Mon existence n'est qu'une absurdité. Rien ne rime à rien. J'ai mal partout. Mon cœur se meurt.

*Je sens que j'hallucine
Et j'ai peur de partir comme un fou vers la mort
Et j'ai de grands instants de lucididididi*

Nulle ! Voilà comment je me sens.

Mes yeux se remplissent d'eau.

Je ne sais même plus pourquoi je me sens déprimée. Je sais seulement que je porte un immense vide. Et qu'il est lourd à traîner. De plus en plus lourd.

*Choisir entre tous les gens qui m'entourent
Comment faire une telle preuve d'amour...*

Pourquoi je ne compte plus pour personne ?

Comme la neige a neigé
Ma vitre est un jardin de givre
Tout l'ennui que j'ai, que j'ai, que j'ai
Pleurez oiseaux de février
Tous les étangs gisent gelés, gelés*

Je n'en peux plus de lutter. Je n'ai plus qu'une seule certitude : celle de ne plus être capable d'affronter la solitude. J'aimerais tant m'endormir pour arrêter le mal, pour ne plus avoir conscience de mes souffrances. Je ne vois pas de solution outre celle de disparaître.

Mourir. Pour renaître ailleurs.

Un brasier m'enflamme...

Et j'ai des grands instants de lucidididididididid

* Les paroles de la chanson de Jean Leloup sont inspirées d'un poème d'Émile Nelligan *Soir d'hiver*.

J'en ai assez ! De tout et de rien. De cette musique ! Elle m'empêche de penser, de me concentrer. Le feu en moi. Il brûle le bien, le bon et le beau. Il ne me reste que le mal de vivre.

Je frappe la chaîne stéréo pour qu'elle se taise.

Soudain, je reconnais le pas léger qui s'approche de ma chambre. Ma mère cogne trois coups à ma porte.

— Laurence ?

— Ouais...

— Il y a plein de miettes de biscuits sur le comptoir. Viens ramasser tout ça et mettre la table. On soupe en famille ce soir !

Ma mère n'attend pas ma réponse et s'en va. Elle disparaît aussitôt après m'avoir jeté ses réprimandes à travers la porte.

Je baisse la tête et je me rassois dans le silence.



J'avais anticipé cette éventualité, mais la réalité crée tout de même un choc.

Mes parents se séparent.

Ludo et moi, nous avons à peine réagi. Que pouvons-nous faire ? Rien !

Je ne veux pas entendre les détails de cette nouvelle vie entre deux parents. Je désire re-

tourner dans ma chambre et pleurer dans mon oreiller.

Je lutte pour rester concentrée sur le discours de ma mère. Elle nous explique depuis une heure les causes de leur divorce. Tout y passe : la routine, leurs personnalités impulsives, leur besoin de s'épanouir. Elle parle de carrières et de difficultés financières. Pour finir, elle reste vague en évoquant des raisons « d'adultes ». Elle a l'air d'une politicienne em pêtrée qui veut justifier une hausse de taxes. Mon père prend le relais avec un monologue sur l'importance qu'il y a à ne pas se sentir coupable. Ne pas penser que c'est de notre faute.

Ludo et moi, nous savons bien que ce n'est pas de notre faute. Ce sont eux les minables qui polluent notre vie depuis des années avec leurs chicanes incessantes.

On dirait que Ludo et moi n'existons pas. Pour eux, il n'y a que l'argent, le ménage et le travail.

Pourquoi nous ont-ils eus ?

Pourquoi suis-je née ?

J'AI SOUVENT DES PENSÉES SOMBRES QUI TROTTENT DANS MA TÊTE. DES IDÉES NOIRES QUI M'ENVAHISSENT QUAND GAËLLE EMBRASSE RÉMI OU QUAND JE ME RAPPELLE QU'ADRIEN EST PARTI.

Et surtout, quand je rentre chez moi, dans ma maison vide. Sans Ludo ni parents.

J'ai essayé de changer, de compter pour les autres. Et c'est pire qu'avant.

La vie n'a pas besoin de moi.

Couchée dans mon lit sur le dos, je me répète mentalement des scénarios lugubres. Je me vois dans la cuisine en train de m'entailer les poignets. Je m'imaginer pendue dans la garde-robe de mes parents.

Est-ce que c'est long se vider de son sang, s'étouffer, arrêter de respirer ? Est-ce que ça fait mal ? Plus mal que la douleur en moi

qui ne se tarit jamais ? Y a-t-il quelque chose de pire qu'une existence sans valeur ni bonheur ?

J'ai trop peur d'errer dans un néant éternel. J'aimerais m'en aller tout de suite pour mettre fin à mes angoisses.

Une impulsion soudaine me pousse à me lever. Je me déplace sans réfléchir, comme une marionnette animée par une force invisible.

Je me retrouve dans la cuisine, j'empoigne le couteau vu mille fois dans mes rêves noirs. J'en examine la lame tranchante. J'hésite. Je remets l'arme dans le tiroir.

Mes idées s'embrouillent. Le doute m'envahit. Je ne sais plus si j'en ai envie...

Puis, la force invisible reprend le contrôle. Je fonce à la salle de bain. J'ai l'impression d'entrer dans une autre dimension. Je verrouille la porte derrière moi.

Je vais le faire. Ce sera bientôt la fin.

Je regarde dans la pharmacie, au-dessus du lavabo. Quels médicaments avaler ? Il y en a tant ! La petite bouteille ? Les pilules blanches ? Les rouges, les bleues ou les jaunes ? Je dépose un à un les contenants sur le comptoir.

Je croise alors mon reflet dans le miroir. Je me trouve hideuse et répugnante. Je ne veux plus voir cette image fantomatique, ce visage, ses cheveux...

Je suis vide. Ordinaire. Fanée.

Je saisis un pot au hasard. Mes mains tremblent. Je l'ouvre...

Tout à coup, un bruit. La porte d'entrée. J'entends des pas et je fige. Quelqu'un s'approche de la salle de bain et tourne la poignée.

— Il y a quelqu'un ? Laurence ?

Je lance le pot de médicaments dans le lavabo et me précipite pour ouvrir le robinet de la baignoire. Je déglutis pour faire passer la boule de peur coincée dans ma gorge. Mes paroles sont à peine perceptibles lorsque je réponds à mon frère :

— Quoi Ludo !

— Faut que j'aille aux toilettes.

— J'allais prendre un bain. Va à l'autre.

J'entends Ludo disparaître en grognant. Je regarde l'eau jaillir du robinet et je retiens en moi les rugissements. Les poings serrés, je résiste, mais c'est difficile. Je tombe à genoux sur le bord de la baignoire. J'explose en larmes, mais par chance, la trombe d'eau cache le bruit de mes pleurs. La peau de mon visage me brûle. Je tiens ma tête entre mes mains pour tenter de retrouver mon souffle.

Je m'en veux.

Pour ce gaspillage de vie. Pour cet état dépressif dont je suis incapable de me sortir.

Je m'en veux d'être incapable de me tuer.

DANS LE COURS DE FRANÇAIS DE MONSIEUR THIBAUT, NOUS TERMINONS DE LIRE *SOIR D'HIVER* DE NELLIGAN. Le professeur en parle comme s'il s'agissait d'une invention scientifique qui aurait révolutionné la planète !

— Que vous inspire ce poème ?

Au lieu d'expliquer ce que le texte veut dire, il en dégage la beauté des sens cachés plus ou moins clairs. Moi, j'y vois surtout de la neige froide, des oiseaux de malheur et de l'ennui qui n'en finit plus d'ennuyer.

Encore 496 jours avant la fin du secondaire...

« La neige qui a neigé » et « les étangs qui gisent gelés » me font penser à Adrien. Je l'imagine en Gaspésie, près du fleuve gelé, regardant le Rocher Percé pris dans les glaces et l'île Bonaventure perdue dans le brouillard hivernal. J'espère qu'Adrien m'enverra des photos.

Je soupire en me disant que j'aimerais aussi partir ailleurs et recommencer à zéro.

Avec le divorce de mes parents, je pourrai peut-être moi aussi déménager ? Construire une autre vie. Devenir une nouvelle personne...

Je sors de mes réflexions quand une dame entre dans le local sans frapper. Le professeur fulmine. Il déteste qu'on l'interrompe dans son couplet négatif sur les jeunes d'aujourd'hui. Pierrette Poulin, la directrice de 3^e secondaire bien en chair, l'ignore. Sa petite voix réveille les plus endormis de la classe :

— Je voudrais parler à Laurence.

Toutes les têtes se tournent vers moi. La directrice me fixe elle aussi. Il s'agit sûrement d'une erreur. Jamais quelqu'un n'est venu me chercher dans les cours.

— Moi ?

— Je te prierais de me suivre.

Je ramasse mon sac et mes cahiers et je m'empresse de quitter le local sous les regards étonnés. Madame Poulin me conduit lentement dans les couloirs sans parler. Moi, mon cerveau fonctionne à cent kilomètres heure. Savent-ils que j'ai séché des cours avec Jennie et Fanny ? Mes parents se trouvent-ils dans le bureau de la direction ?

Impossible ! Ils ont autre chose à faire : travailler toujours davantage et préparer leur divorce !

La directrice me fait entrer dans le cabinet du surveillant en chef où celui-ci nous attend. Mais je ne vois pas mes parents. Ouf !

Madame Poulin m'invite à m'asseoir, ce que je fais rapidement, mais en restant sur le bout de ma chaise. J'ai hâte de savoir ce que je fais ici ! Mes mains deviennent moites et je respire avec difficulté. Enfin, Pierrette prend la parole et m'explique :

— Bon, Laurence, j'ai la responsabilité...

Elle parle comme si j'avais cinq ans. C'est irritant. Et tous ces détours ne font qu'accélérer les battements de mon cœur qui va exploser de ma poitrine.

Pierrette Poulin continue :

— Tu as remarqué que ton ami Adrien avec qui tu suis tes cours de violon n'est pas à l'école ?

— Oui, c'est normal, il a déménagé en Gaspésie.

La réponse est sortie de ma bouche comme une attaque, mais la directrice ne bronche pas. Son regard lourdement posé sur moi me fait l'effet d'être un rat de laboratoire.

Je compte résister à l'expérience, alors je prends les choses en main :

— Pourquoi je suis ici ?

La directrice soupire.

— Tu sais, parfois nous avons de bonnes nouvelles et d'autres fois, de mauvaises.

Pierrette Poulin se tortille sur sa chaise. Son air supérieur disparaît. Elle semble plutôt mal à l'aise.

— J'ai reçu un message aujourd'hui. J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Adrien n'est pas parti en Gaspésie... Il s'est suicidé. Je suis désolée...

Je suis sans voix. Des frissons me traversent.

Ils me transpercent. De la tête aux pieds. En travers du corps.

Je me sens engourdie. Paralysée.

Ma vision devient floue alors que la directrice poursuit son laïus :

— Laurence, c'est une histoire tragique, mais surtout, tu ne dois pas...

Je ne veux pas recevoir d'ordre, je veux savoir !

Les mots explosent d'entre mes lèvres :

— Comment ? Quand ?

Madame Poulin bégaie. C'est le surveillant, resté muet jusqu'ici, qui prend le relais pour répondre à ma demande. Lui, il explique sans détour :

— Hier soir. Il s'est couché sur la voie ferrée près de chez lui. Le train n'a pas pu arrêter à temps.

Je hoche la tête pour tenter d'intégrer les informations dans les différentes sphères de mon cerveau. Pourtant, rien ne fait de sens. Je bascule dans un espace-temps parallèle.

Madame Poulin reprend son charabia :

— Il va y avoir un plan d'intervention dans l'école, mais pour l'instant, il serait préférable de rester discrète.

Pierrette Poulin me donne mal au cœur. J'en ai assez. Je veux partir !

Elle poursuit :

— Ce genre d'événement risque de créer un effet d'entraînement. Il ne faudrait pas que notre établissement scolaire se retrouve avec une horde de jeunes qui se suicident !

Je lui lance un regard chargé de mépris.

Pourtant, elle continue son discours assommant. Pour que ça passe plus vite, j'acquiesce à tout ce qu'elle me dit : parler à mes parents, prendre un rendez-vous avec le psychologue, ne pas hésiter à profiter des ressources de l'école, etc. Je réponds ouais machinalement à tout ce qu'elle dit. Et je peux enfin sortir !

Je m'échappe du bureau en même temps que sonne la cloche. Les couloirs se remplissent en une fraction de seconde. Des jeunes survoltés courent dans tous les sens. Quant à moi, je serre les dents pour retenir mes larmes.

Des larmes de rage.

J'ai besoin d'air. Je fonce dans le tas. J'accroche quelqu'un. Par terre, une fillette de 1^{re} secondaire me regarde prendre la fuite comme une folle.

Je m'en fous. Je fonce dans le tas.

Je bouscule tout le monde jusqu'à ce que j'atteigne la sortie. Je marche d'un pas rapide, hypnotisée, sans sentir le froid mordant. J'avance, face contre vent. Je quitte le terrain de l'école et je me retrouve au parc avec les poings encore serrés.

Rage intense de frapper. Une colère terrible. J'ai besoin de me défouler.

J'envahis la plate-bande.

J'explose !

Je piétine les restes de chrysanthèmes d'automne. J'arrache hors de terre de petits arbustes sans feuilles. Je les lance derrière moi. Je grogne en tirant un lierre. Je le déracine avec force. En criant. En me déchaînant. En me moquant des conséquences.

Je tente d'expulser les angoisses qui forment des roches dans mon ventre.

Alors que je m'accroupis dans la boue, en larmes, j'aperçois deux silhouettes. Je pensais être seule, mais deux filles assises sous un arbre assistent à mon spectacle.

Jennie et Fanny me regardent en fronçant les sourcils.

Gênée, je me ressaisis. Je me relève et j'essuie mon front en le maculant de terre. Je commence à sentir le froid. Mes doigts deviennent bleus. Je reste pourtant là, démunie, alors que les deux filles s'avancent vers moi.

Jennie me tend la main :

— On va boire un café. Tu viens avec nous ?



Je n'ai pas eu besoin d'expliquer. J'ai suivi les filles jusqu'au casse-croûte. Pendant qu'elles commandaient, je suis allée aux toilettes me nettoyer.

Dans la glace, j'observe mes yeux injectés de sang, ma peau salie par la terre et mon auréole de cheveux en bataille. J'enlève les feuilles sèches de ma crinière et je tente d'en démêler les nœuds.

La tête d'Adrien. L'image de lui, la dernière fois que je l'ai vu. Elle me hante.

Les cernes sous ses yeux, sa maigreur. J'ai la même allure de film d'horreur.

J'en ai des sueurs froides.

Je m'asperge le visage pour reprendre mes esprits. Je trempe mes doigts rougis sous l'eau chaude. Je m'essuie, j'attache mes cheveux et je sors.

En retrouvant Jennie et Fanny, je remarque un gobelet de café qui m'attend. Il est mauvais, mais je laisse la chaleur du liquide réconforter mon corps. Je réussis à me détendre en écoutant Fanny qui tente de convaincre Jennie :

— Je te jure ! Plein de monde l'a vue.

— Quand même... Si c'est vrai, c'est une grosse pétasse !

J'ose me mêler à la discussion pour me changer les idées :

— De qui vous parlez ?

Fanny m'explique la situation :

— Viviane... Il y a des rumeurs comme quoi elle essaie de se pogner Paco.

Jennie poursuit :

— Je l'ai bien avertie de ne pas toucher à Paco. C'est mon mec. Si j'apprends qu'elle me joue dans les pattes, je vais...

Jennie se tait et frappe un poing dans sa main en signe de défi.

Mon secret gardé depuis le party me brûle les lèvres.

— Heu... Jennie...

Mon ton de voix calme et posé attire l'attention des deux filles. Elles sentent que je sais quelque chose.

Jennie s'exclame :

— T'es au courant de quelque chose ?

— À ton party, je cherchais la salle de bain et, par erreur, j'ai ouvert la porte de la chambre de tes parents. Et je suis certaine que j'y ai vu Paco et Viviane en train de s'embrasser.

En terminant ma phrase, j'ai soudain peur de me tromper. Était-ce bien Paco et Viviane ? Aurais-je dû garder cette histoire pour moi ?

Jennie me regarde, bouche bée. Je sens le besoin de me justifier :

— Je voulais te le dire avant, mais je n'en ai pas eu l'occasion et je me demandais si tu voulais vraiment le savoir.

— Oh ! Laurie !

Jennie se lève, fait le tour de la table et s'avance vers moi. J'ai un mouvement de recul, mais il cesse lorsque Jennie me prend dans ses bras. Elle me rassure :

— Je savais que t'étais une fille correcte, toi ! T'as bien fait d'attendre qu'on soit en privé. Mais là, c'est officiel : Viviane va manger mon poing dans face ! Maudite hypocrite !

Une bouffée de calme m'envahit. Avouer ce que j'ai vu me fait du bien, même si c'est Viviane qui en payera le prix.

De toute façon, plus rien ne m'importe. Je veux juste qu'on me fiche la paix.

UNE BOUGIE SCINTILLE DEVANT MES YEUX. LA FLAMME, BALLOTTÉE PAR L'AIR HUMIDE, S'ÉTIRE EN HAUTEUR COMME ATTIRÉE PAR LE PLAFOND. Je fixe les gouttelettes de cire qui glissent jusqu'à la table où elles se refroidissent et meurent en se figeant.

Les professeurs de l'école de musique ont mis des chandelles blanches sur toutes les surfaces plates de l'auditorium. Je n'ose pas bouger, de peur d'en faire tomber une et de déclencher un incendie. Je reste postée à l'arrière du groupe, les bras croisés. J'écoute le coordonnateur de l'école de musique qui s'adresse à tous :

— L'exposition aura lieu vendredi au Salon funéraire *Du grand chêne*. La cérémonie à l'église aura lieu dimanche à 16 heures. J'invite tout le monde aux funérailles afin de manifester notre soutien à la famille.

S'habiller tout en noir, suivre un cercueil, regarder des inconnus se lamenter sur la dépouille. Vivant, personne ne considérerait Adrien, et là, des pleurnichards l'entoureront comme s'ils comprenaient sa douleur. Bande d'hypocrites !

Non, je n'irai pas aux funérailles.

L'ambiance de deuil me rend malade. Je voudrais plutôt marcher au grand air pour chasser la scène d'horreur qui joue en boucle dans ma tête : un train qui approche, plus vite, toujours plus vite...

Le coordonnateur poursuit :

— Il est important d'exprimer comment vous vous sentez. La musique est un excellent moyen pour libérer vos sentiments, votre douleur...

À ces mots, la secrétaire de l'école explose en larmes. Ces sanglots sont contagieux. Tous ces gémissements m'irritent.

Cameron interprète l'*Ave Maria* de Gounod. Les pleurs reprennent de plus belle alors que la colère monte en moi.

Je voudrais qu'il cesse de jouer. J'ai envie de briser son instrument en mille morceaux. Arracher les cordes et le chevalet. Piétiner la touche noire et la volute en spirale. Fracasser la caisse de résonance. Déchirer un à un les crins de son archet.

Lorsqu'il s'arrête, le coordonnateur en profite pour ajouter un dernier mot :

— N’oubliez pas que la culpabilité ne sert à rien. Personne ne pouvait aider Adrien s’il ne le voulait pas.

Le coordonnateur peut discourir comme il le désire. Il ne connaissait pas Adrien. Moi, oui. Adrien n’est qu’un lâche. Un menteur !

Je quitte rapidement l’auditorium alors que les autres restent ensemble pour se recueillir. Dehors, ma rage s’apaise. Le vent m’enveloppe. Mon cœur se ressaisit.

Je souhaiterais ne plus me laisser atteindre par quoi que ce soit. Ne plus jouer de violon, ne plus voir cette gang d’hypocrites de l’école de musique.

En marchant vers l’arrêt d’autobus, je trouve le mot d’Adrien dans ma poche. Sans même le regarder, je le laisse s’échapper au vent. Il s’envole au loin, se perd à l’horizon.

Adrien, tu es un lâche et un menteur !

DE PETITS FLOCONS TOMBENT DU CIEL. LA PREMIÈRE NEIGE !

Ils tourbillonnent dans la lumière des lampadaires et disparaissent au contact de l'asphalte. Je remonte le col de ma veste et je remets aussitôt mes mains dans mes poches. Je sautille sur place, car mes pieds commencent à geler. Fanny et moi, à côté du dépanneur, nous guettons les voitures depuis plusieurs heures. En attendant Jennie, nous supplions les passants de nous acheter de la bière. Sans succès pour l'instant. Cette fois, Fanny s'élance vers un homme sortant d'une vieille bagnole. Il a l'air louche. Pourtant, lorsque Fanny fait sa demande, il accepte. Satisfaite, je recule contre le mur de briques pour soupirer.

Les funérailles d'Adrien sont enfin passées. Je n'y suis pas allée. J'en étais incapable, car je

ressens en permanence un pincement au cœur qui me torture.

Pas une douleur de tristesse. Plutôt une violente rancune.

À l'école, la nouvelle de sa mort s'est propagée. Des élèves qui ne le connaissaient pas ont pleuré. J'avais envie de les étriper. Il y a eu une minute de silence et des rumeurs morbides sur son suicide. Un groupe d'intervenants a fait le tour des classes pour en parler. Le calme revient peu à peu. Tout semble comme avant. Sauf moi.

Plus jamais je ne serai comme avant.

Je m'efforce de penser à autre chose pour ne pas pleurer. Par exemple, à ma journée avec Fanny. Nous avons passé l'après-midi au centre commercial à errer dans les boutiques, à essayer des vêtements trop chers, à ne rien acheter, à critiquer les gens et à voler des bonbons à la confiserie. L'épisode de ma crise au parc nous a rapprochées. Nous n'en avons jamais parlé, mais il semble que pour Jennie et Fanny mon comportement n'a pas paru anormal. Comme si exploser ainsi en public avait inspiré le respect. Peut-être pensent-elles mieux me connaître après avoir assisté à cet incident ? En fait, elles ne savent rien de moi.

Surtout pas que j'ai piqué une crise à cause de la mort d'Adrien.

Je ne le leur dirai jamais.

Cinq minutes plus tard, le vieux revient avec notre commande. Mission accomplie ! Fanny me rejoint en courant. Nous interprétons notre danse de la victoire inventée plus tôt afin de nous réchauffer. Nous rions tellement que nous remarquons à peine la voiture qui s'arrête à côté de nous. La vitre du passager descend. Jennie s'exclame avec les bras sortis de l'auto :

— Hello les filles ! Vous embarquez ?

Je monte à la suite de Fanny sur la banquette arrière.

— Bonsoir, jeunes demoiselles !

Je pouffe de rire à la réplique gentleman de Jay assis derrière le volant. Jennie s'empresse de s'excuser :

— Désolé pour le retard. C'est à cause de Jay !

— J'avais de la business à faire, moi !

Jay m'observe dans son rétroviseur. Il me gêne avec son regard perçant. Il me fait un clin d'œil puis redémarre en trombe. Jennie et Fanny poussent un cri.

Nous sillonnons à pleine vitesse les rues vides du quartier. Jay, qui ne tient le volant que de sa main droite, met en marche la radio. La voiture atteint un boulevard. Elle file à toute allure avec sa musique tonitruante.

Je me sens *cool* ! Jusqu'à ce que je constate que nous approchons d'une voie ferrée.

Celle où Adrien...

Je ne veux pas passer là. Je tente d'effacer toute pensée, mais mon souffle s'accélère. Je ferme les yeux. Je compte jusqu'à dix pour me changer les idées :

1... 2... 3... 4... 5... 6... 7... 8... 9...

— Hey Laurie !

La voix de Jennie me force à ouvrir les yeux. Par chance, la voie ferrée a disparu.

— Ouais ?

— T'aurais pas dix piastres ?

Je retrouve mes esprits, le temps de fouiller dans mon sac. Je tends une partie de l'allocation que je reçois chaque semaine.

— Merci, poulette !

Jennie attrape le billet violet sous le regard envieux de Fanny. Elle le remet aussitôt à Jay qui le lui échange contre un sachet de pot. Au même moment, la voiture entre dans un quartier de tours d'habitation identiques. Peu de gazon et beaucoup de béton. Des enfants tournent en rond sur leur vélo. Le conducteur doit ralentir pour ne pas les écraser. Il fait presque nuit lorsque nous nous arrêtons au bout du cul-de-sac.

— Mesdames, nous voici arrivés à destination !

Jay nous ouvre les portières. Il s'amuse à faire la bise sur la main de Jennie. Celle-ci joue l'indifférente et nous rejoint Fanny et moi. Nous marchons jusqu'à un vieil édifice de briques

brunes. Jay fait encore son homme charmant en nous tenant la porte. Nous entrons.

À l'intérieur, des mégots de cigarettes couvrent le sol. Une odeur d'urine infeste les lieux. Nous montons jusqu'au quatrième étage où résonne de la musique et nous entrons sans frapper dans l'appartement 41.

Un rythme musical sourd et grave nous accueille. Tout de suite, je distingue le doux parfum du pot. Pourtant, à mesure que j'avance dans l'épais nuage de fumée, je remarque un effluve nauséabond, comme quelque chose de pourri qui se décompose dans les murs.

Je me tiens dans une grande pièce à aire ouverte. D'un côté, un salon où Seb et Paco jouent à une console devant un écran plasma. L'autre partie ressemble à une salle à manger presque sans meubles, mais bondée où les gens discutent, fument et boivent debout autour d'une table. Quelques visages me sont familiers, dont celui de Samuel, le frère de Paco, que j'ai croisé au party chez Jenny.

En passant dans la foule, ceux qui fréquentent la polyvalente accueillent Jennie et son cortège avec admiration. Il ne manque que le tapis rouge et les trompettes pour recevoir la reine ! Nous nous rendons jusqu'à la cuisine laboratoire afin d'y déposer la caisse de bière dans le frigo crasseux. Nous ouvrons des bouteilles. Jennie grimpe pour s'asseoir sur le

comptoir. Elle entame une conversation avec les jumelles Daoust, deux filles de sa classe. Leur discussion passe de critiques de vidéoclips à des commentaires méchants sur le physique ingrat d'une élève rejet de 4^e secondaire.

Moi, je préfère me concentrer sur la musique : des tams-tams aux rythmes endiablés ! J'imagine la partition dans ma tête : les croches, les doubles-croches noires. Comme un message en code morse.

Tout à coup, Viviane, Laetitia et Charles arrivent. Aussitôt, Jennie se redresse et va à leur rencontre. Fanny la suit de près. Moi, je reste en retrait.

Jennie joue la fille surprise, mais ses mots attaquent comme du venin.

— Ah ! Salut Viviane ! Comme t'es sweet ce soir !

Les deux filles se font la bise en affichant leurs plus beaux airs hypocrites. Leurs sourires forcés croisent leurs regards haineux. Viviane ose saluer les jumelles, mais celles-ci l'ignorent en levant les yeux au ciel. Jamais elles ne se montreront sympathiques à l'égard de Viviane. Enfin, jamais devant Jennie ! Ce face à face silencieux se prolonge quelques secondes jusqu'à ce que Viviane décide de s'en aller au salon.

Fanny s'enflamme aussitôt et les jumelles se joignent à elle.

— La petite garce !

— Une vraie pétasse !

Moi non plus, je n'ai jamais aimé Viviane, alors j'embarque dans le festival de l'insulte :

— Elle est toute boudinée dans sa jupe, comme un saucisson.

Les autres filles s'esclaffent. Jennie poursuit la séance de médisances :

— Tout le monde le sait que c'est une pétasse. Elle couche avec n'importe qui. Un jour, quelqu'un va la remettre à sa place !

J'ai un sentiment étrange de satisfaction à défouler ma haine en groupe contre une seule personne.

Fanny en rajoute :

— Elle se pense *cool* avec ses airs cheap de diva, mais tout le monde la déteste !

Je suis bien d'accord. Pourtant, à la longue, tout ce ressentiment me donne le tournis. Pourquoi la haïr autant et ne pas seulement l'ignorer ?

Tant de souffre-douleur à qui l'on mène la vie dure...

Adrien...

Tout à coup, je me sens mal. Étourdie. Le sol recule et le plafond avance.

Jennie s'approche de moi et me secoue :

— Ça va, Laurie ? T'es toute pâle ?

Elle me prend par la main :

— Viens, je vais te présenter quelqu'un. Il te changera les idées.

On dirait qu'elle a lu dans mes pensées. Jennie m'amène vers le couloir et, avec Fanny, nous nous rendons dans l'unique chambre du logement.

À l'intérieur se trouve le propriétaire de l'appartement, un mec barbu, plus vieux, affalé dans un fauteuil. Tout le monde l'appelle Papi. Il y a aussi Claire, sa copine blanche comme la neige, assise sur lui. Dans cette petite pièce, il y a un lit, une chaîne stéréo, deux divans, des livres et une multitude de disques.

Au moment où nous refermons la porte, Paco et Samuel s'infiltrèrent. Paco attire Jennie pour s'affaler sur le vieux tapis tandis que Fanny *s'évache* dans le fauteuil disponible. Il ne reste que des places libres sur le lit rempli de coussins. Je passe par-dessus ma timidité et je m'assois sur le matelas avec Samuel.

Cette fois, je remarque à quel point Sam est mignon. Il a les cheveux rasés et des yeux clairs. Habillé tout en noir, il a l'air d'un bum, comme son grand frère. Par contre, il a un visage plus joyeux.

Comment ai-je pu ne pas l'apercevoir à l'école ?

— Salut, moi, c'est Sam.

— Moi, Laurence.

— Enchanté !

Nous nous serrons la main. Tous les autres se connaissent bien et sont déjà plongés dans

leurs conversations habituelles. Je me retourne vers Sam.

— T'es pas à la même école que nous ?

— Non !

— Mais ton frère, oui ?

Samuel s'approche de moi et chuchote à mon oreille.

— Paco s'est fait renvoyer du collège privé où je vais. Je suis en 3. Toi ?

— Secondaire trois aussi.

Sam reste collé à moi. La chanson qui joue en arrière-plan se termine. Je me tourne pour voir Papi qui se balance avec sa blonde tout en roulant un énorme joint. Il l'allume, aspire la fumée, puis le passe à son voisin. Chacun prend deux ou trois bouffées. À mon tour, je reproduis les gestes des autres. J'inhale puis je redonne le joint à Papi.

Une nouvelle chanson débute. Papi s'exclame :

— Wow ! Cette toune me rappelle tellement mon voyage en Inde !

Papi se met à raconter ses aventures merveilleuses à travers le monde. Jennie avait raison : ça change les idées de côtoyer un personnage fascinant comme Papi. Il a connu tant de choses ! Il a visité plusieurs pays d'Amérique du Sud, fait la fête en Thaïlande, vu le Mexique et habité en Australie. D'habitude, je suis gênée avec les étrangers, mais pas avec lui.

Alors, j'ose lui demander :

— Dans tous tes voyages, c'est quoi l'endroit que t'as préféré ?

Papi me regarde et tente de percevoir quelque chose dans mes yeux. Je le laisse faire. Pour une fois, je n'ai pas l'impression que quelqu'un est à l'affût de mes faiblesses pour s'en servir contre moi. Il semble plutôt chercher à me comprendre.

— Je crois que c'est le Mexique.

— Pourquoi ?

— Les Mexicains savent profiter de la vie. Le bonheur autant que le malheur. Genre pouvoir être heureux même dans les moments les plus tristes.

Papi prend une longue bouffée et précise son explication :

— En novembre, il y a le Jour des Morts. *Día de los Muertos*. Les gens vont dans les cimetières et mettent des fleurs et de la bouffe sur les tombes. Après, ils font la fête. C'est pour communier leur douleur, mais aussi leur joie de vivre. Fêter la vie, malgré la mort.

Tout le monde sourit en écoutant le récit de Papi. Une envie soudaine de voyager s'empare de moi. Aller voir ailleurs. C'est sûrement mieux qu'ici où il n'y a que de l'ennui.

Un court silence envahit la chambre.

Papi change alors de disque. Il met du Bob Marley. L'ambiance devient *groovy*, ensoleil-

lée, chaleureuse. Fanny m'entraîne pour danser. Jennie et Paco s'embrassent. Je tourne en rond et je sautille par-dessus les deux amants. Fanny, prise de fou rire, s'écroule et roule par terre. Alors moi je tombe sur le lit en m'esclaffant. Je m'étends de tout mon long. Je rigole en regardant le plafond. Les fissures dans la peinture forment des images. Un arbre. Un lutin. Une colline verdoyante. Je reconnais des formes, comme je faisais étant petite en observant les nuages.

Soudain, la porte s'ouvre. Jay entre avec un sac bleu. Tout le monde pige dedans. J'y mets ma main aussi. J'analyse le trésor que j'ai attrapé : une pilule rose avec un dessin de papillon. Mon cœur s'accélère. Les autres avalent le comprimé. Sans réfléchir, je lance la pastille dans ma bouche avec une gorgée de bière.

Nous continuons à rire tous ensemble, mais graduellement, la pièce se vide. Certains vont chercher à boire et ne reviennent jamais. D'autres s'éclipsent sans rien dire. Moi, je ne veux pas me lever. Je suis si bien, écrasée dans le lit. Lorsque je relève la tête, je constate que je suis maintenant seule avec Samuel. Il se rapproche de moi et me serre contre lui.

Il me regarde dans les yeux :

— C'est la première fois que tu fais de l'extaz ?

— Ouais !

Nous rions ensemble. Je sens un chatouillement électrique dans les joues alors que Sam se met à me caresser l'intérieur du bras. Mon corps ramollit. Une douce sensation de plaisir s'empare de moi. Sam est vraiment un gars plaisant. Pour une fois, rien de compliqué. Il se rapproche pour peigner mes cheveux avec ses doigts tout en soufflant des mots à mon oreille :

— Tu vas trouver ça étrange, mais quand je t'ai vue, la première fois, j'ai tout de suite su qu'on s'entendrait bien. C'est fou, non ?

On dirait que je renais sans douleur. J'aimerais que Sam devienne mon meilleur ami :

— Pourquoi tu viens pas à mon école ? Ça serait tellement *cool* !

— Peut-être l'année prochaine ! répond Sam. Je déteste porter un uniforme.

— C'est quoi, ton uniforme ?

— Des pantalons bleu full dégueux pis des polos blancs. Tout le monde pareil !

— Ça doit être étrange !

— On s'habitue. De toute façon, une école ou une autre, c'est à chier.

— Ah ! C'est clair ! Il nous reste **483** jours d'école avant la fin du secondaire !

— Tu fais le décompte ?

J'acquiesce timidement. Sam répond à mon sourire en s'approchant de moi. Nous nous touchons l'un l'autre, bêtement amusés. Nous exis-

tons. Nous sommes seuls au monde. De plus en plus près. Il pose ses lèvres sur les miennes. Au ralenti. Puis il me regarde tendrement. Nous nous embrassons longuement. Il promène ses mains sur mon corps et me caresse partout. Je ne pense plus à rien sinon au contact de sa peau sur la mienne. Je me sens en vie !

Jusqu'à ce qu'un flash vienne me troubler la vue. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que je fais là ? J'ai un léger mouvement de recul. Je me défais de l'étreinte de Samuel.

Lui, il reste près de moi et me demande :

— Ça va ?

— Oui, je...

— Relaxe. C'est correct.

Il me rassure avec son sourire. Pas besoin de mots. Nous arrêtons nos caresses.

Fanny entre dans la chambre au moment où nous nous relevons. Cigarette au bec, elle titube jusqu'au lit, trébuche et s'écroule sur moi.

— Yo Laurie ! Viens dans la cuisine. C'est trop drôle !

Fanny, complètement pétée, me sort de mon havre de paix. Je la suis, mais j'emmène Samuel avec moi. Je ne veux pas le quitter. Il est mon ange gardien. Sa présence derrière moi me rassure.

Nous atteignons la pièce principale de l'appartement crade. Une odeur de sueur se mélange maintenant à celle de la pourriture.

Les gens, regroupés autour d'un gars endormi sur le plancher, crient à tue-tête. L'inconscient, complètement défoncé, se fait lécher le visage par un chien. On lui rajoute du beurre d'arachide sur la joue et l'animal s'élance à nouveau sur lui avec sa grosse langue. Encore une fois, aucune réaction. Les lumières des cellulaires se mettent à flasher comme un stroboscope.

Des flashs. Sans cesse. Des lumières blanches. Des phares...

Des phrases qui avancent dans la nuit. Ceux du train qui ne peut pas s'arrêter.

Je ne ris plus. Quand je me retourne, je constate que Sam et Fanny ne sont plus là.

Je ne reconnais personne dans ce bordel. Les gens se bousculent, se poussent, se foutent de tout. Où est mon nuage de paix ? Je sens une énergie négative autour en moi. Je ne veux qu'une seule chose : retourner dans le lit douillet avec Samuel.

Lorsque je regagne la chambre, je découvre plutôt Jennie et Paco sous les draps. Je referme vite la porte. J'ai mal au cœur. Ma peau fourmille de petits points douloureux.

J'ai si peur... Peur d'être malade.

Il ne faut pas ! Pas devant toutes ses personnes *cools* de l'école. Ils savent maintenant qui je suis, et je ne dois pas faire honte à Jennie. Si je perds la face ce soir, ils s'en souviendront demain.

Je me promène dans le brouillard sans trouver Fanny, Samuel ou Papi. Ni Claire, la copine blanche comme un fantôme. Je dois sortir. Tout de suite !

À quatre pattes, je retrouve ma sacoche dans la cuisine. Je me retiens pour ne pas m'affoler. En me relevant, je salue les jumelles Daoust et je garde la tête haute en passant devant Viviane. J'arbore un air sympathique qui cache mon état de panique. Faire comme si j'étais normale, comme si je me maîtrisais complètement.

Être comme Jennie !

Je me dirige vers la porte, mais avant de sortir, je jette un dernier coup d'œil derrière moi. Je ne vois personne qui pourrait me rassurer.

Il n'y a que des ombres floues perdues dans la brume.



Aussitôt dehors, le vent s'infiltre doucement sous ma veste ouverte.

De l'air ! Ma peau enveloppée d'un manteau glacé.

Je voudrais me coucher dans l'herbe mouillée et regarder les étoiles. Samuel aimerait fixer le ciel avec moi. J'en suis sûre. Pour l'instant, je dois avancer, atteindre l'arrêt d'autobus pour pouvoir retourner chez moi.

Je marche. Au bout de la rue, les phrares des voitures m'aveuglent. Mon esprit s'embrouille. J'ai autant envie de rire que de pleurer. J'accélère. Je cours. J'arrive tout de même trop tard et l'autobus ne m'attend pas.

C'était le dernier.

Je cherche mon téléphone dans mes poches, dans mon sac. Rien. Oh ! Je l'ai perdu !

Par où suis-je venue ? À droite ? À gauche ? Avant ou après le parc ?

Je déambule longtemps en traînant les pieds. Enfin, je reconnais le dépanneur. Il apparaît devant moi au moment où il se remet à neiger. Les flocons s'accrochent à mes cils et à mes cheveux, me recouvrent comme une fourrure. Je saute à cloche-pied dans le paysage féérique. Alors que je commence à sentir mes pas s'alourdir, je m'échoue dans une cabine téléphonique. Des gestes mécaniques prennent le dessus sur ma conscience absente. Je décroche le combiné, insère des pièces de monnaie, feuillette les pages du bottin et compose un numéro. Je m'entends demander un taxi. Il me reste sans doute juste assez d'argent. La dame, au téléphone, répond quelque chose que je ne comprends pas. Je décide d'attendre. Et de fermer les yeux pour me reposer.

Je veux me coucher en boule dans mon lit. Sous les couvertures. Au chaud.

Qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi cette vie misérable ? La pilule papillon n'a rien effacé de ma solitude.

Soudain, la lumière blanche revient. J'ouvre les paupières.

Un taxi s'arrête devant moi

DIMANCHE MATIN. IL EST DIX HEURES.
— T'étais passée où, crie Fanny ? On t'a cherchée partout !

J'ai un mal de tête incroyable et je viens de répondre au téléphone de la maison. Sans dire bonjour, Fanny m'explique qu'elle était allée avec Jay, Papi et Sam acheter de la bière avant onze heures. À leur retour, j'avais disparu ! Il ne restait que mon cellulaire sur le lit. Ils m'ont cherchée longtemps avant de comprendre que j'étais partie. De mon côté, je raconte brièvement ma version à Fanny.

J'ai oublié comment je suis rentrée chez moi. Je n'ai qu'un vague souvenir d'avoir marmonné mon adresse à un chauffeur de taxi. Puis plus rien jusqu'à mon réveil.

Fanny m'invite à faire une promenade à Montréal, mais je refuse en prétextant une

obligation familiale. La vérité ? Je préfère rester à la maison. La vague de déprime m'emporte à nouveau. L'euphorie de la bière et de la drogue n'était que provisoire.

En raccrochant, je remarque qu'il y a un message dans la boîte vocale. Je l'écoute : « Bonjour. Le message est pour Laurence. Ici madame Florent, secrétaire de l'école de musique. Je téléphone concernant les cours de violon. Alors Laurence, tu n'as pas encore choisies tes nouvelles cases horaires avec Cameron et il faudrait le faire le plus vite possible. Contacte-moi au 450... »

Je ne laisse pas la secrétaire terminer. J'efface le message.

Je n'irai plus à l'école de musique. J'arrête les cours de violon.

UNE DRÔLE D'ATMOSPHÈRE PLANE AU-
JOURD'HUI DANS LA CLAIRIÈRE. LE CIEL GRIS
ET BAS SEMBLE PESER LOURD, COMME SI UNE
TEMPÊTE APPROCHAIT.

J'ai sorti le grand foulard bleu que ma grand-mère m'a tricoté. La laine, dans mon cou, me réconforte. Je pense à la chaleur, au soleil de la Floride où mes grands-parents vivent pendant l'hiver. Je les envie !

Je partage un écouteur de mon iPod avec Fanny. Devant nous, Jenny sautille sur place pour se réchauffer et allume un joint. Elle n'a pas l'air dans son assiette. Elle prend de longues bouffées, aspire, encore et encore. Je la coupe dans son élan :

— Tu pourrais nous en laisser !

Jennie se tourne vers moi, désolée. Je fume le joint puis le passe à Fanny. Tout à coup, Jen-

nie disparaît comme une flèche. Fanny se lève alors d'un bond en tirant l'écouteur, ce qui arrache mon oreille. Où s'en vont-elles ? Je ramasse mes affaires et je pars à leur poursuite.

Plus loin, je vois Viviane qui aborde... Paco ! Elle flirte et glousse stupidement.

Jennie saute sur Viviane et la repousse.

— T'as pas fini de faire ta pétasse !

Jennie hurle sur Viviane qui tente de se défendre :

— De quoi tu parles ?

— Niaise-moi pas ! Je sais que t'as couché avec mon ex !

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes !

— Fais pas l'innocente ! Laurence t'a vue ! Dans le lit de mes parents en plus !

Sur ce, Viviane tourne brusquement la tête vers moi avec des lasers dans les yeux. Son regard me donne froid dans le dos. Jennie pousse Viviane pour attirer son attention :

— Hé conasse ! Je te parle !

— Ah c'est beau là, relax !

— Tu te penses *cool*, hein ? On va voir ce que t'as dans le ventre ! Je te mets au défi de m'affronter vendredi. Rendez-vous à la vieille gare.

Arrogante, Viviane crache par terre. Elle bombe le torse, s'avance et assène un coup d'épaule à Jennie. Cette fois, c'est la goutte qui fait déborder le vase ! Jennie saute sur Viviane, les poings levés. Avec l'aide de Paco et de Fan-

ny, nous les séparons. Jennie résiste. Puis elle repousse violemment Paco et file à la course vers l'école. Son ex tente de la rattraper.

Au même moment, la cloche de reprise des cours sonne. Viviane, sous le choc, ramasse son sac en vitesse et replace sa mini-jupe. Elle joue à la fille indignée, mais son visage crispé trahit sa peur et sa culpabilité. Fanny et moi, nous la regardons s'en aller et je ne peux pas m'empêcher de me questionner :

— Viviane est conne, mais pourquoi Jennie capote ? Paco, c'est même plus son chum !

— C'est son ex ! Ils se fréquentent encore, alors...

Je vois plus ou moins le rapport, mais je n'ose plus m'en mêler. Cette tragédie grecque m'exaspère. Fanny change de sujet alors que nous marchons vers l'école :

— J'ai un exposé en histoire. Toi, vas-tu à ton prochain cours ?

— Je n'en ai pas trop envie.

Je laisse Fanny au coin du couloir menant aux locaux de 2^e secondaire. De mon côté, je me dirige seule vers l'infirmerie. Je prends une gomme à mâcher juste avant d'entrer.

Il n'y a personne dans la salle d'attente alors je m'assois. Pour patienter, j'examine les multiples titres des dépliants posés sur la table : *Marijuana ; connais-tu les risques ? Yo,*

le tabac, ça affecte ton corps ! Prévenons la violence. Grossesse et adolescence. Attention MTS ! L'amour, ça se protège !

J'ai l'impression de regarder un épisode de téléroman *cheap*. Une fiction qui échoue dans son mandat de parler de la réalité des jeunes. Toutes ses détresses vues de manière superficielle m'écoeurent. La vérité est bien plus complexe qu'un dépliant !

Soudain, la porte s'ouvre. Maryline, l'infirmière de l'école, retrouve son bureau. Je vais à sa rencontre pour lui jouer mon numéro de l'adolescente insomniaque en manque de repos. Trente secondes plus tard, me voilà couchée sur un des lits confortables du dortoir où je tombe dans un sommeil profond.



Un éclair illumine le ciel. Le tonnerre résonne comme une boule de quilles. L'écho bourdonne dans mon corps. Et puis le silence...

Et l'obscurité totale...

Je ne comprends plus ce qui m'arrive. Je me tiens debout dans un puits. En levant la tête, j'aperçois une main. Je la prends. Celle-ci m'aide à grimper la paroi de pierres. Je tente de monter, mais je glisse à tous les coups. Et je tombe. Encore et encore.

Épuisée. Incapable de me relever.

Je lève la tête pour voir qui me tend sa main.
Adrien.

Il me regarde avec pitié. Du sang coule autour de son cou.

J'ai peur. J'essaie de crier, mais aucun son ne sort de ma bouche.

À l'aide !

J'implore Adrien dans ma tête. Je le supplie de ne pas me laisser seule.

Pourquoi ne veut-il pas m'entendre ?

Le vent se met à souffler. Adrien se laisse emporter. Il s'envole dans le ciel.

Il ne reste que moi, couchée dans la vase. Je pleure et mes larmes se mêlent à la boue qui monte, qui monte sans cesse, qui m'étouffe...



Je me réveille en sursaut.

L'infirmière se tient près de moi et me touche l'épaule. La cloche de l'heure du dîner a sonné depuis longtemps. Je dois libérer l'espace pour d'autres élèves « malades ». J'essuie rapidement mes yeux mouillés avec le revers de mon chandail et je sors du local.

La lumière crue, dans les couloirs, m'aveugle. J'ai un point au milieu du front et mon cauchemar me hante encore.

Pourquoi Adrien a-t-il fait ça ? Pourquoi est-il parti sans rien me dire ? J'aurais aimé

fuir avec lui. Disparaître à ses côtés. M'envoler dans le ciel, main dans la main, au-dessus du monde et des lumières de la ville.

J'ai tellement peur de l'avenir.

Adrien, pourquoi es-tu parti sans moi ?

CIEL NOIR. SOIRÉE BRUMEUSE. UN DÉCOR DE
FILM D'HORREUR.

La seule lumière vient du vieux réverbère, au-dessus de ma tête. La végétation morte entoure la gare abandonnée, une petite bâtisse carrée au toit vert. Partout autour traînent du verre cassé et des restants de fêtes nocturnes.

Pour se rendre à cet endroit isolé, il faut emprunter le boulevard où les voitures filent à toute allure. Nous avons marché sur l'accollement : Jennie en avant, Fanny en arrière et moi au milieu. Les autres curieux suivaient derrière. Juste avant le viaduc, il y avait un trou dans la clôture grillagée où on pouvait à peine se glisser. De là, nous avons atteint un terrain vague. Devant nous se dressait la gare abandonnée à l'orée de la forêt. Dans l'obs-

curité, nous n'avons rencontré aucune forme vivante.

Nous n'avons laissé derrière nous que des murmures dans le silence.

Je reste assise sur le perron de bois de la gare désaffectée. Il fait froid. J'ai oublié de mettre mon précieux foulard. Je ne veux pas m'approcher des rails, alors je me tiens à l'écart et je fume une cigarette avec Fanny.

Une brise d'hiver taquine les branches nues des arbres. Doucement. Tout semble calme, mais dans les têtes, les pensées bourdonnent. Nous attendons que quelque chose se passe. Les curieux restent en petits groupes. Paco et des élèves de 5^e secondaire demeurent à distance. Samuel est là, avec eux. Je n'ose pas lui parler, car j'ai peur qu'il soit différent devant les autres.

Est-il encore mon ange ?

Enfin, Viviane arrive accompagnée de Charles et de Laetitia. Derrière eux, il y a aussi Rémi qui tient Gaëlle par la main. Aussitôt, Viviane va à la rencontre de Jennie.

— T'aurais pas pu prendre PLUS ton temps ! se plaint Jennie.

Viviane, en contrôle de ses moyens, sourit en levant le menton. La foule se rapproche autour des deux rivales. Jennie bombe la poitrine et met ses poings sur les hanches. Sa stature impose le respect. Pourtant, Viviane semble confiante :

— Je suis prête à te battre. Et je n'ai pas peur, répond Viviane. Même que je te propose d'augmenter le défi.

Jennie s'apprête à répliquer, mais s'arrête dans son élan. Viviane savoure ce bref instant de victoire. L'urgence de bouger s'empare de mes tripes. Fanny m'invite à la suivre. Nous allons rejoindre Jennie pour lui apporter du renfort.

Je n'angoisse pas. Je tressaille. Je vis !

Viviane poursuit :

— Je te suggère un défi à trois contre trois. Comme ça, on verra qui est la plus forte ET qui a les meilleures amies !

Viviane fait un signe de tête méprisant vers Fanny et moi. Elle s'attarde sur ma personne, m'examine de la tête aux pieds avec son regard meurtrier. Merde ! Je n'aurais peut-être pas dû dévoiler cette histoire de Paco et elle dans la chambre des parents de Jennie ! Je ne pourrai plus jamais me sortir de cette guerre entre deux camps rivaux. Jennie accepte le défi en serrant la main de Viviane. La foule semble ravie.

Tout va trop vite !

Je me laisse guider par Jennie et Fanny qui m'expliquent le pari : rester stable le plus longtemps possible avec les deux pieds sur un rail alors qu'un train approche. La dernière personne en place fait gagner son équipe.

Laetitia et Gaëlle s'avancent avec Viviane. Des cris d'encouragements jaillissent de la foule. Samuel a la tête tournée et cherche à apercevoir si un train arrive.

Soudain, on entend un sifflement dans l'obscurité. C'est le signal !

Les six filles en même temps, nous posons les deux pieds sur les rails. Nous sommes chacune de notre côté de la voie ferrée, face à l'équipe rivale. Jennie et Viviane se dévisagent avec hargne. Fanny et Laetitia s'évitent. Elles se concentrent. Je m'installe comme les autres, mais au lieu de regarder devant moi ou vers le train, je fixe le ciel. J'ai l'impression d'être sur le point de me déconnecter du réel. Je constate à peine ce qui se passe. Je peux ressentir le danger sans le craindre.

Loin du centre-ville et de ses lumières, les étoiles scintillent de toute leur clarté. Je reconnais la Grande Ourse. Je cherche d'autres constellations lorsque je sens soudainement le vent se lever. En tournant la tête de côté, j'aperçois Jennie et Fanny qui ne bougent pas. Viviane conserve son air crispé par la haine. À côté d'elle, il y a Laetitia et ses longs cheveux qui tourbillonnent autour de son visage parfait. Malgré leur calme et leur assurance, je sens toute leur frayeur.

Une angoisse profonde. Une crainte viscérale.
La peur de la mort.

Pourtant, moi, je n'éprouve rien. Je ressens une sorte de paix. Mon ventre ne bouillonne plus. Je sais que je suis la seule vraiment capable de braver ce défi.

Cette fois, je veux aller jusqu'au bout...

Les gens autour de moi n'existent plus. Les lumières brillent davantage. Le bruit du train augmente. Je scrute enfin Gaëlle debout devant moi. Nous nous fixons. J'ai alors un pincement au cœur. Que s'est-il passé pour que nous nous retrouvions ainsi, face à face, dans un affrontement qui ne nous concerne pas ? Gaëlle me jette un regard interrogatif. Elle semble tourmentée.

Le train s'approche de plus en plus. On...

On dirait que Gaëlle devine ce qui se trame dans ma tête.

Impossible !

Je ferme les yeux. Je libère mes cheveux de l'élastique qui les retient. Je les laisse s'envoler. J'abaisse mollement les bras pour qu'ils se bercent le long de mon corps. Derrière mes paupières, je perçois une forte lumière. Elle grandit alors que les rails se mettent à vibrer. Rester en équilibre est plus difficile, mais je garde les yeux clos et les pieds en position.

Je sens le train se rapprocher. Il vient droit sur moi.

Un long crissement résonne. La locomotive tente de freiner son allure.

Il n'y a plus personne autour de moi sauf l'engin qui fonce dans ma direction.

Suis-je seule sur les rails ? Pourtant, je ne ressens pas l'urgence de déguerpir.

Pour une fois, la solitude est ma libération. Le train va m'emporter et me permettre d'atteindre le ciel pour rejoindre Adrien.

Mon jour de délivrance est venu.



Soudain, un cri strident me foudroie.

— Laurence !

Je reconnais la voix de Gaëlle. Mon corps se soulève de terre...

Quelqu'un agrippe ma veste par derrière et m'entraîne.

En un instant, je me retrouve couchée sur le sol. J'ouvre enfin les yeux.

Je me redresse sous les applaudissements. Je vois Gaëlle étendue à côté de moi. Fanny et Jennie m'entourent de leurs bras pour me féliciter.

Il n'y a plus de train.

Pendant une seconde, je suis en colère. Je voulais tant quitter cette mascarade ! Pourtant, en constatant l'air horrifié de Gaëlle, mon tempérament s'adoucit. Je me sens épuisée, incapable de la confronter.

Alors, je baisse la tête en signe d'excuse. J'ai honte.

Jennie, gonflée de fierté par les acclamations de la foule, regarde Viviane déguerpir seule vers le terrain vague.

Pendant ce temps, Gaëlle en profite pour m'entraîner à l'écart. Elle déverse une rafale de mots :

— T'es folle ! Tu voulais te tuer ?

Je me sens incapable de répondre, car j'ai une boule dans la gorge. L'adrénaline dans mon corps fait encore effet. Gaëlle prend une grande inspiration et cherche comment formuler sa pensée. Elle s'avance pour me toucher l'épaule :

— J'ai vu dans tes yeux... Je savais que t'allais pas sauter, que t'allais rester là quand le train allait passer.

Nous nous regardons dans le silence. Gaëlle a découvert mes idées noires. Elle a réussi à voir ce que moi je ne dirai jamais.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Gaëlle prend mes mains dans les siennes :

— Je suis là, Laurence. Je suis là pour t'aider. Si tu ne vas pas bien, on va trouver une solution ensemble.

J'ai envie de ne pas croire en ces paroles, mais je n'ai plus la force de lutter. Ma vulnérabilité m'empêche de cacher mes sentiments réels. Gaëlle poursuit :

— Je ne veux pas te perdre ! Promets-moi de ne plus jamais faire ça ! OK ?

Et le regard suppliant de Gaëlle me convainc.

— D'accord. Promis.

— On peut oublier notre chicane, non ?

Je hoche de la tête. Je suis d'accord pour enterrer la hache de guerre. Pour ne plus revenir sur cette histoire ridicule de Rémi. Au fond, c'est lui le con qui m'a fait penser que j'avais une chance avec lui. Gaëlle n'y est pour rien.

Rassurée, mon amie m'explique comment Viviane avait la frousse ce soir, à quel point elle m'en voulait d'avoir rapporté ce que j'avais vu au party. Elle a monté un plan pour m'humilier. Elle a supplié et menacé Laetitia et Gaëlle d'en faire partie.

Pourtant, Viviane n'avait pas prévu que je sois si coriace.

Gaëlle parle sans arrêt. Elle expulse ce qu'elle a sur la conscience. Elle avoue détester Viviane et ses grands airs supérieurs.

À la fin de son rapide monologue, nous nous prenons dans nos bras.

Sincèrement.

Comme avant.

Un poids immense quitte mes épaules. Je suis soulagée, libre. Je ne suis plus seule.

Gaëlle et moi, nous avons changé. Nous ne sommes plus les mêmes. Plus que jamais différentes, mais toujours liées.

Gaëlle s'en va avec Rémi et Charles. Laetitia reste avec moi et nous retrouvons Jennie pour célébrer la victoire. Fanny vante mes mérites. Quelqu'un me saisit la main. Je me retourne et aussitôt Samuel me fait un câlin. Il me prend par les épaules et nous marchons tous ensemble.

Tout le monde fête mon triomphe.

Dans ma tête, je pense à Adrien.

Je ne suis plus en colère. Simplement triste, car plus jamais je ne le reverrai.

IL Y A EU UNE TEMPÊTE DANS LA NUIT. LA VRAIE PREMIÈRE DE L'HIVER, AVEC DE LA NEIGE QUI RESTE GELÉE AU SOL. Ce matin, les derniers flocons dodus tombent lentement pour se poser sur les bancs de neige tout frais.

Il fait si froid dans ma chambre. J'ai oublié de monter le chauffage avant de m'endormir. Couchée en boule, je ne veux pas me lever. J'ose seulement tendre le cou de sous mon enveloppe douillette pour regarder par la fenêtre. La neige fige le paysage, plonge le monde dans un sommeil glacé et ralentit le temps.

Ailleurs dans la maison, mes parents se pressent. Encore quelques bruits au rez-de-chaussée. Mon père prépare son lunch et part. Ludo s'éclipse. C'est au tour de ma mère qui se dépêche et qui claque la porte. Enfin, plus personne.

S'ils savaient tout ce qui se passe dans ma tête et dans ma vie...

Que feraient-ils ?

S'ils savaient que j'ai failli mourir hier soir...

Je sors enfin de mon cocon de plumes et je descends à la cuisine. Étincelante, comme d'habitude. Une note bien en évidence réclame la propreté des lieux sous peine de réprimandes.

Ne pas laisser de traces, ne pas exister.

Moi, je déteste jouer au fantôme !

Et si, pour une fois, je me libérais de toutes ces règles.

En préparant mon petit-déjeuner, je fais tomber des miettes de rôties, je laisse des taches de confitures et quelques gouttes de lait sur le comptoir. J'oublie mon assiette sale et un verre à moitié vide. Dans la salle de bain, j'abandonne le tube de dentifrice ouvert, mes cheveux dans le fond de la douche et ma serviette mouillée par terre.

J'en ai tellement marre que je décide de ne pas aller en classe.

Une journée de moins à faire.

Il reste **479** jours d'école avant la fin !

Je me prépare un bol de maïs soufflé que je laisse traîner dans le salon avec une bouteille de jus à moitié pleine. Mon œuvre de salissage grandit alors que la journée passe. Entre-temps, le téléphone sonne. La boîte vocale répond à ma place, puis j'efface le mes-

sage de l'école avertissant mes parents que je ne suis pas là.

Les heures filent. Couchée sur le divan avec mes souliers, j'écoute un film niais à la télé, une histoire d'amour à l'eau de rose. De mauvais acteurs. Des répliques pleines de clichés. Le genre d'amourette que, jadis, je rêvais de vivre avec Rémi. Plus maintenant. Ma fixation est disparue. J'espère simplement qu'il ne fera pas souffrir Gaëlle.

Le film se termine. J'éteins le téléviseur.

Je pense encore à Adrien... Pourquoi a-t-il fait ça ? Quel a été son déclic ?

Cette dernière question rebondit sans cesse dans ma tête. Je tente de comprendre cette impression floue de néant. Aucune réponse. Je ne connaîtrai jamais le fond de l'histoire.

Voilà ce qui fait peur : continuer de vivre en ne sachant jamais exactement pourquoi il a mis fin à ses jours.

Le téléphone sonne à nouveau. J'efface le deuxième message de l'école et je jette un oeil à l'horloge : seize heures. Je dois déguerpir. Mes parents peuvent arriver à tout moment ! J'enfile bottes, manteau, tuque, foulard et mitaines. Je prends mon sac. Je m'élance dehors.



Le soleil commence à se coucher. Je marche seule sur le trottoir boueux et enneigé en réfléchissant aux derniers moments de la vie d'Adrien. Faute de savoir la vérité, je tente de me mettre dans sa peau.

Il devait faire nuit lorsqu'il est sorti. Il a toujours aimé la noirceur, les orages, les éclairs et tout ce qui brille dans le noir.

Comme les étoiles.

Bien sûr, ce soir-là, il était seul. Comme toujours.

Comme moi, sur cette rue qu'il a empruntée.

Aucune automobile pour l'instant. Seulement un calme, un silence sourd et le son de mes pas qui traînent le boulet de la solitude. La lune éclaire mon chemin. Je marche pendant une heure avant d'atteindre la voie ferrée qu'Adrien a choisie pour s'enlever la vie.

Je cherche comme une détective des indices du passage de mon ami. Plusieurs jours sont passés. Il n'y a plus rien. Le vent a soufflé et la neige a caché tous les souvenirs douloureux. Impossible de retrouver les morceaux, sauf de les imaginer.

S'est-il assis un instant pour réfléchir à la vie ou savait-il déjà ce qu'il venait faire ici ? Quand s'est-il décidé ? Depuis longtemps ? Le matin même ? La veille ? En partant de chez lui ou à la toute dernière minute ? Est-il resté sur le côté à regarder les trains ? S'est-il éten-

du à l'avance sur les rails afin de contempler les étoiles avant de mourir ? Pourquoi prendre son temps quand on n'a plus d'espoir ? Était-ce un geste rapide ? Un train passe et voilà, c'est la fin ? Le chauffeur l'a-t-il vu ? A-t-il essayé d'avertir Adrien en faisant retentir la sirène ?

J'aimerais savoir si, pendant au moins une fraction de seconde, il a remis en question sa décision. Moi qui continue à vivre, j'ai besoin de comprendre.

Quel était ce désespoir qui ne l'a pas fait reculer ?

Perdue dans mes pensées, je sursaute lorsque j'entends le vrombissement des rails sous mes pieds. J'ai le réflexe de courir me cacher. La terre me secoue. Je serre les bras autour de mon corps. Je ressens une douleur profonde, un mal intérieur qui gronde. Les wagons de marchandises filent à toute allure devant mes yeux. Si vite.

Adrien... Pourquoi ?

Pourquoi s'est-il avoué vaincu ? Pourquoi, moi aussi, des pensées suicidaires me hantent-elles ? Tant de questions sans réponse... Je n'en veux plus !

Trop bouleversée pour rester ici, je me remets à marcher. Je poursuis mon pèlerinage malgré mon corps frigorifié.

En coupant par les champs, j'arrive en quelques minutes à un vaste cimetière. J'em-

prunte le chemin principal, puis une voie boueuse et enneigée. Mes pas s'enfoncent.

J'ai peur de rester prise.

Pourtant, je continue. Je marche longtemps avant de repérer des tombes plus récentes, moins usées par les intempéries. Je me faufile à travers les morts : Gilbert Boivin, Caroline Hubert-Larivière, Marguerite Dupont, Armand Desbois...

Adrien...

Au pied de sa tombe, sous la neige, il y a de vieilles roses brunies par le vent et le temps. Malgré la saleté mouillée, je m'assois et je m'adosse à la pierre tombale.

Je regarde le ciel. J'inspire.

Je sens que je peux enfin lui parler.

J'ose exprimer à voix haute ce que j'ai sur le cœur :

— Adrien... Je n'ai pas été gentille ces derniers temps. Mais il faut que tu me comprennes... Je ne sais plus quoi faire. Tout va mal même quand tout va mieux. J'ai tout le temps envie de pleurer. Tout le temps ! Souvent sans raison. J'ai juste mal. C'est pour ça que je n'ai pas pu voir à quel point toi aussi tu souffrais. Excuse-moi...

Je laisse couler de grosses larmes. Elles font leur chemin jusqu'à mon menton où elles se perdent dans l'épaisseur de mon foulard.

— Je suis tellement désolée. J'aurais aimé que tu me parles. Que tu te confies à moi. Je

sais pas ce que j'aurais pu te répondre. Parfois, je me dis que je t'en aurais empêché. Mais j'aurais sûrement été stupide encore. Faut que tu saches que je te comprends. J'ai eu envie de faire comme toi, de te suivre, de te rejoindre là où tu es maintenant.

Je fais une pause pour reprendre mon souffle. Un hoquet me ralentit, mais je continue :

— Je crois que j'ai changé. Je vais tenter de trouver une solution moins... permanente. Je ne veux faire vivre à personne ce que je ressens pour toi. Ça fait trop mal. Même si survivre, c'est difficile...

J'aperçois alors des gens qui entrent dans le cimetière. Je chuchote quelques mots avant de partir :

— Je tenais à m'excuser ! Tu as toujours été mon ami. Mon meilleur ami. Je reviendrai te voir. Promis.

Je quitte Adrien en vitesse.

Sur le chemin du retour, un dernier rayon de lumière se faufile entre les nuages et guide mes pas avant que la nuit ne tombe complètement.

Merci, Adrien, de me pardonner.

QUATRE ASSIETTES PLEINES DE METS DÉLICIEUX. DES VERRES DE CRISTAL BIEN REMPLIS. UN BOUQUET DE FLEURS COUPÉES. On dirait un jour de fête ! Dans un contexte différent, ce serait le paradis. Pourtant, j'ai les pieds sur terre et c'est l'enfer !

J'assiste au triste souper final de ma famille.

Mes parents sont présents, mais ils sont déjà loin l'un de l'autre. Ils nous ont fait la promesse de ce repas. Une dernière fois, tous ensemble, à table, avant les vacances des Fêtes.

Avant la séparation définitive.

Il n'y aura pas de fête de Noël. Pas de guirlandes, de sapins et de lumières. Mon père quitte la maison demain. Il a fait ses valises. Il emportera aussi quelques meubles et des boîtes rangées au sous-sol. Cet été, ma mère envisage de vendre la maison. À ma grande déception, il

n'y a aucun plan de déménagement dans une autre ville. Ludo, lui, va partir. Il m'a confié qu'il s'installait en appartement avec ses amis. Si je pouvais, j'en ferais autant.

Un lourd silence plane au-dessus de nos têtes. Je n'ose pas mastiquer trop fort de peur de déranger la trêve. Mon père regarde le plancher. Ma mère fixe le mur. Mon frère a les yeux rivés sur son assiette.

Tout le monde voudrait être ailleurs. Moi aussi.

Les plats se vident enfin. On débarrasse la table. On rince la vaisselle.

Ma mère s'enferme dans sa chambre tandis que mon père monte ses boîtes près de la porte d'entrée. Ludo s'en va avec son sac à dos.

Moi, je longe les murs de la maison. Je croise un vieux portrait de famille. Nous avons tous un grand sourire auréolé de bonheur. Cette réalité semble impossible. Je décroche la photographie et je l'apporte dans ma chambre.

Aussitôt, je regagne ma garde-robe où je dépose le cadre. Je retrouve mon sac et mon téléphone. Couchée sur les coussins, j'écris à Jennie pour confirmer notre rendez-vous de samedi. Puis, je consulte la liste des messages que j'ai reçus.

En plus de Jennie et de Fanny, plusieurs *cools* de l'école m'envoient des textos pour m'in-

viter à sortir. Depuis que je suis l'héroïne du rail, tout le monde connaît mon nom. Les gens m'écoutent et Jennie me considère comme une vraie amie. J'ai moins peur de parler. Je possède une place dans un nouveau genre de famille. Et ça apaise mon sentiment de solitude.

Est-ce que le poids de la tristesse s'efface avec le temps ? Un jour, peut-être, je vais arrêter d'avoir mal pour tout et pour rien. Je vais donner une chance à l'espoir d'un avenir meilleur. Et tenir ma promesse à Gaëlle.

Le bruit des allées et venues de mon père me tire de mes réflexions. Je l'entends qui se prépare à disparaître de ma vie. J'aperçois alors mon violon coincé entre des bouquins et des vêtements. Je marche jusqu'à lui, j'allume une lumière, je monte mon lutrin et j'y dispose mes partitions de musique.

J'hésite quelques secondes. Mon instrument m'attire pour la première fois depuis longtemps. L'envie de pratiquer me reprend.

Je me place en position et je fais longuement glisser l'archet sur chacune des cordes.

Mi.

La.

Ré.

Sol.

Le son continue de planer dans la pièce et m'entoure. Me réconforte.

J'inspire un grand coup. Je plonge !

J'exécute tous les morceaux que je connais. Je m'imagine avec Adrien. Nous jouons enfin le duo dont il me parlait tout le temps. Lorsque je termine toutes les chansons de mon répertoire, je recommence. Encore et encore. Toute la soirée, jusqu'à en avoir mal aux doigts. Je me délivre du poids en moi.

Très tard dans la nuit, je délaisse mon instrument. Je suis à bout de souffle. Le corps vidé, mais la tête pleine d'idées. Je m'étends sur les coussins, dans ma garde-robe, et je me mets à écrire. Je fais un poème avec tout ce qui me vient à l'esprit.

Pour me libérer. Pour me purger de ma douleur secrète.

Exprimer la solitude qui pèse sur mon cœur.

Et je m'endors dans mes papiers.

JE SAIS QUE JE SUIS LA PROCHAINE SUR LA LISTE.
J'écoute Marc qui récite son poème sur l'art gastronomique d'apprêter un macaroni Kraft Dinner. Le professeur de français laisse échapper plusieurs soupirs désespérés alors que Marc semble conclure son ode culinaire.

Mes entrailles se serrent. J'ai envie de vomir et de m'évanouir. Ce matin, j'ai à peine révisé mon texte et, maintenant, je dois le lire devant tout le monde. J'ai l'impression de peser mille kilos tant le poids de l'anxiété est gros.

Je voudrais que le temps s'arrête. J'en profiterais pour m'enfuir à l'autre bout de la galaxie.

Marc termine son exposé. Monsieur Raisin sec se tourne vers moi :

— C'est à ton tour, Laurence.

Je tiens ma feuille toute raide entre mes doigts. Je me lève lentement en retenant mes tremblements. Je marche à petits pas jusqu'en avant et je me retourne vers la trentaine de paires d'yeux curieux. J'espérais faire face à un auditoire peu intéressé et à des têtes couchées sur les bureaux. Négatif. La classe est anormalement attentive. Ma récente réputation d'héroïne ou de *freak* pour certains doit y être pour quelque chose.

Je regarde chaque personne une à une, comme si je les mettais au défi de se moquer de moi. Enfin, je croise le regard de mon professeur qui me dévisage avec un air d'impatience. Il me fait signe de me hâter.

Je débute avec une petite voix :

— Une étrangère...

Monsieur Thibault me coupe brutalement :

— Plus fort !

Je déteste quand il interrompt ainsi les élèves. C'est alors que je remarque ceux qui sont prêts à rire de moi. Sans attendre, j'inspire, je me redresse et je relève le menton. Je copie la stature droite de Jennie.

Je me lance de nouveau :

*Une étrangère arriva.
Banale, avec ses tracas.
Fille laide, sans joie.*

*Elle n'avait qu'un seul ami,
Celui qu'on traitait d'affreux.
Persécuté parmi eux.*

*Les deux voulaient renaître,
Fuir ce royaume malsain
ou le vaincre.*

*Pour enterrer ses douleurs,
Elle devint membre des leurs.
Lui, il se tua.*

*J'étais Miss Solitude,
Souveraine des malheurs,
L'âme prise par la peur.*

*Mon ami étant parti,
Je ne craindrai rien, plus jamais rien,
Vivre est mon réel destin.
Au revoir, mon ami.
Au revoir, Adrien.*

Mon stress s'envole. Je me sens légère. Des regards ébahis et surpris me fixent. Certains chuchotent. Déjà, les rumeurs se répandent. Le message de mon poème semble clair. Ma vérité éclate au grand jour. Tous savent maintenant à quel point Adrien était mon ami.
Mon meilleur ami.

Je plane. Je viens de livrer mes tripes angoissées devant tout le monde. Avec mes mots, comme des notes de musique, des crescendos, des vibratos, je retrouve qui je suis. Je ne me cache plus. La libération m'enivre et je me moque de ce que les autres peuvent penser de moi. Leurs regards ne signifient plus rien. Leurs jugements glissent sur ma peau.

Fière d'exister, d'avoir fait face à mes peurs.

Je pourrais les affronter encore et encore sans tomber.

Je suis indestructible.

Une vraie guerrière.

Pour la première fois depuis longtemps, je ressens le désir de vivre à nouveau.

Et je ne sais plus maintenant combien de jours il me reste avant la fin du secondaire.

Edith Girard



J'ai longtemps étudié la musique avant de me consacrer à ma passion pour les mots et les images. Lors d'un cours de création littéraire à l'université, je me suis inspirée d'une pièce de Vivaldi* pour écrire une nouvelle.

C'était le début de l'histoire de Laurence.

Mon désir de comprendre sa détresse m'a propulsée dans l'aventure de mon premier roman. J'ai été emportée par le personnage. Sans tabou ni jugement. Laurence m'a menée vers des thèmes difficiles comme l'intimidation, la dépression et le deuil. Elle m'a permis d'ouvrir une fenêtre sur des douleurs qu'on a l'habitude de cacher.

J'espère que ce roman sèmera un peu d'espoir et qu'il permettra aux jeunes qui souffrent de trouver le courage de surmonter leur sentiment de solitude.

* Antonio Lucio Vivaldi est né le 4 mars 1678 à Venise et mort le 28 juillet 1741 à Vienne. C'est un violoniste et compositeur italien très apprécié des mélomanes.

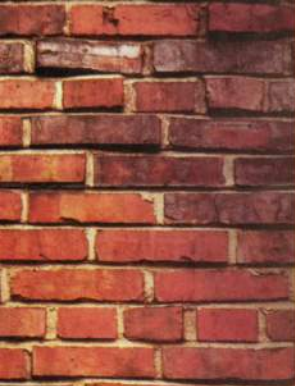


Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Montmagny (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2014



MARQUIS



GRAFFITI+



*Depuis le début
de l'année,
le prof s'efforce
de nous apprendre
trois choses :
se taire, lire
des livres et ne
pas se balancer
sur les deux
pattes arrière
de notre chaise.*

miss solitude

« **L**orsque la porte de l'autobus s'ouvre, les *cools* dépassent tout le monde et descendent en premier. Au passage, certains élèves de 5^e secondaire prennent le temps de se moquer une dernière fois d'Adrien en lui donnant des coups de poing sur l'épaule. Je me lève dès qu'ils sont partis et je descends à mon tour.

Une pluie fine se met à tomber. J'en profite pour essuyer mon manteau tâché de pouding. Adrien me dépasse. Il me salue tout bas et se dirige vers l'entrée sécuritaire, celle menant au secrétariat de l'école.

La cloche sonne déjà. J'accélère le pas en direction de ma classe de français, mais je ne pense qu'à une seule chose : survivre encore 515 jours à la polyvalente. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE DANIELA ZEKINA.



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

soulieresediteur.com

miss solitude



9 782896 072743